LE BARBIER
DE PARIS,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons;
Boutiques bien ou mal pourvues;
Maint poudré qui n'a point d'argent;
Maint homme qui craint le sergent;
Maint fanfaron qui toujours tremble;
Pages, laquais, voleurs de nuit;
Carrosses, chevaux et grand bruit;
C'est là Paris; que vous en semble?

SCARRON.

TOME PREMIER.

VITTORIO EMANUELE BIBLIOTECA IN ROMA

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES,
RUE NEUVE, N° 103,
ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1832.

Digitized by Google

LE BARBIER
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

La Maison du Barbier.

Dans une soirée du mois de décembre de l'année mil six cent trente-deux, un homme, âgé de quarante ans environ, d'une taille haute, ayant une figure assez belle, mais sombre et farouche, et donnant quelquefois à ses yeux noirs l'expression de l'ironie, quoique le sourire ne fît qu'effleurer ses lèvres minces et pâles, suivait à grands pas la rue Saint-Honoré, et se dirigeait vers celle des Bourdonnais, s'entortillant dans un manteau brun qui ne descendait que fort peu au-dessous du genou, et en-

Digitized by Google

fonçant sur ses yeux un chapeau à large bord qui n'était orné d'aucune plume, mais garantissait son visage de la pluie qui commençait à tomber avec force.

Dans ce temps-là, Paris était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui, et la situation de cette belle capitale était alors déplorable : des rues non pavées, ou qui ne l'étaient qu'à moitié : des amas de gravois, d'immondices, étaient çà et là devant les maisons ou encombraient le passage, obstruaient le cours des eaux, et bouchaient l'ouverture des égouts. Ces eaux, sans écoulement, refluaient de tous côtés et formaient des mares, des cloaques d'où s'exhalaient des miasmes fétides. C'était alors que l'on aurait pu dire avec vérité :

Paris, ville de bruit, de boue et de fumée.

Les rues n'étaient pas éclairées ; on portait, il est vrai, des lanternes ; mais tout le monde n'en avait pas, et ces lanternes n'imposaient point aux voleurs, qui étaient en très grand nombre et commettaient mille

Digitized by Google

excès, mille désordres, même en plein jour; n'étant que trop autorisés au crime par l'exemple des pages et laquais, qui chaque nuit se faisaient un jeu d'insulter les passans, d'enlever les filles, de se moquer du guet, de battre les sergens, d'enfoncer les portes des boutiques, et de vexer de mille manières les paisibles habitans : excès contre lesquels le parlement rendait en vain des ordonnances qui étaient sans cesse renouvelées et sans cesse violées avec impunité.

Dérober les bourses, voler les manteaux était alors une chose si commune, que les témoins du vol se contentaient de rire aux dépens de la dupe, sans jamais courir après le voleur. Des assassinats se commettaient en plein jour sur les places, dans les marchés : les criminels s'éloignaient en insultant encore à leurs victimes. On distinguait deux espèces de voleurs : les *coupe-bourses* et les *tire-laines*. Les premiers coupaient lestement les cordons de la bourse que l'on avait l'habitude de porter pendue

à sa ceinture ; les seconds arrachaient brusquement le manteau de dessus les épaules des passans.

En vain, de temps à autre, on exécutait quelques criminels; ces exemples semblaient redoubler l'audace des vagabonds, l'insolence des pages et des laquais. La justice devenait sans force depuis que l'usage était de se la faire soi-même. Les duels étaient presque aussi communs que les vols : on tenait à grand honneur de pouvoir se vanter d'avoir envoyé beaucoup de gens dans l'autre monde.

Sans doute ce n'était point alors l'âge d'or ; ce ne pouvait être non plus *ce bon vieux temps* si vanté par quelques poètes, si regretté par ces esprits moroses, admirateurs des paniers et des vertugadins.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire l'histoire ; mais nous avons pensé qu'il était nécessaire de rappeler au lecteur ce qu'était Paris à l'époque où notre barbier existait. Sans doute, sur le titre seul, on avait deviné que l'action n'était point de notre

temps; car maintenant nous avons à Paris des artistes en cheveux, des coiffeurs et des perruquiers, mais nous n'avons plus de barbiers.

L'individu dont nous avons esquissé le portrait, étant arrivé au coin de la rue des Bourdonnais, s'arrêta devant une maison assez jolie, sur laquelle était écrit en grosses lettres : *Touquet, barbier-baigneur-étuviste.* Alors on ne connaissait pas le luxe des enseignes, et les rues de Paris n'offraient point aux regards des badauds un trait de l'histoire grecque ou romaine au-dessus de la boutique d'un épicier ou d'une lingère; le portrait de Marie Stuart ne vous invitait pas à acheter une aune de calicot, et Absalon, pendu par la nuque, n'était pas là pour vous indiquer le salon d'un coiffeur. Nous avons fait de grands progrès en tout.

L'homme qui s'était arrêté devant la maison du barbier aurait eu sans doute beaucoup de peine à lire ce qui était écrit au-dessus de la boutique, qui était fermée,

car la nuit était noire, et comme nous l'avons déjà dit, aucun réverbère ne venait au secours de ceux qui s'aventuraient le soir dans la capitale. Mais celui qui venait de saisir le marteau de la porte bâtarde, qui servait d'entrée, frappa deux coups de suite sans hésiter, et comme quelqu'un qui ne craint point de se tromper. En effet, c'était le barbier lui-même.

Au bout de quelques instans, des pas lourds se firent entendre, une lumière brilla à travers le grillage qui était au-dessus de la porte; bientôt elle s'ouvrit, et une vieille femme se montra, tenant un flambeau à la main. Elle s'inclina en disant : « Bon » Dieu, mon cher maître, vous avez eu » un horrible temps!.... Vous devez être » bien mouillé... J'avais prié ma patronne » pour qu'il ne vous arrivât rien. Ah! » si l'on avait un secret pour se préser- » ver de la pluie! Oh! je suis bien sûre » qu'il y a des gens qui commandent aux » élémens. »

Le barbier ne répondit rien; il s'avança

vers un corridor qui conduisait à une salle basse, dans laquelle on avait fait un grand feu. Arrivé là, il commença par se débarrasser de son manteau, de son chapeau, d'où s'échappèrent une forêt de cheveux noirs tombant en boucles sur sa collerette; il ôta un grand poignard de sa ceinture : c'était l'usage de ne point sortir sans être armé. Touquet pendit le poignard au-dessus de la cheminée, puis se jetta dans un fauteuil de paille, et se plaça devant le feu.

Pendant que son maître se reposait, la vieille servante allait et venait dans la chambre; elle approchait une table du fauteuil sur lequel était le barbier; elle tirait d'un buffet un gobelet d'étain, des assiettes, un couvert; elle plaçait sur la table plusieurs pots contenant du vin ou de l'eau-de-vie et quelques plats de viandes apprêtées pour le souper.

« Est-il venu du monde pendant mon » absence? » dit le barbier au bout d'un moment. « Oui, mousieur : d'abord des » pages pour savoir les nouvelles, les aven-

» tures du quartier ; pour médire de cha-
» cun, se moquer des pauvres femmes qui
» ont la faiblesse de les écouter. Ah ! que
» les jeunes gens sont méchans aujour-
» d'hui ! comme ils se vantent de leurs
» prouesses !.... Quelques bacheliers sont
» venus pour se faire raser, puis ce petit-
» maître, qui est enchanté de porter de la
» poudre, qui prétend que bientôt tout le
» monde en portera : peut-on se fariner
» ainsi les cheveux ! encore si cela préser-
» vait de quelques maux !... Ah ! j'oubliais,
» et ce grand escogriffe si bruyant, si in-
» solent, qui, parce qu'il a un pourpoint de
» satin, un manteau de velours, le chapeau
» ombragé d'un beau panache et de belles
» aiguillettes d'argent, se croit le droit de
» faire le maître partout. — Ah ! tu veux
» parler de Monbart ? — Oui, c'est cela
» même : il a beaucoup crié en ne vous
» trouvant pas; il dit que depuis que mon-
» sieur est riche, il néglige ses pratiques.—
» De quoi se mêle-t-il ? — C'est ce que j'ai
» pensé, monsieur. M. le chevalier Chau-

» doreille est aussi venu ; il s'est battu en
» duel hier dans le petit Pré-aux-Clercs ;
» il a tué son adversaire : il avait encore
» un duel pour ce soir. Bonne sainte Vierge !
» les hommes devraient-ils se tuer comme
» cela ! souvent pour des misères, des ba-
» gatelles ! — Qu'il se batte tant que cela
» lui plaira, peu m'importe : ce ne sont
» point mes affaires. Il n'est pas venu d'au-
» tres personnes ? — Ah ! ce monsieur
» qui est si drôle, qui me fait tant rire, et
» que j'ai vu quelquefois jouer ces farces
» qui font courir tout le monde à son théâ-
» tre de l'hôtel de Bourgogne... M. Henry
» Legrand. — Dis donc Turlupin. —
» Turlupin, soit, puisque c'est le nom
» qu'on lui donne au théâtre, et par le-
» quel on le désigne encore à la ville. Ce-
» lui-là n'engendre pas la mélancolie. Il est
» venu avec cet autre qui joue avec lui, et
» fait, dit-on, les vieillards, puis débite
» les prologues qui précèdent les pièces.
» — C'est Gautier-Garguille. — Oui,
» monsieur : c'est bien ainsi qu'il l'a

» nommé. Ils voulaient se faire raser, bai-
» gner, coiffer. Ne vous trouvant pas, l'un
» d'eux a fait le barbier et a rasé son ca-
» marade ; ensuite, l'autre a pris le peigne
» et la savonnette, et lui a rendu le même
» service. J'ai voulu d'abord m'y opposer ;
» mais ils ne m'ont pas écoutée. Ils faisaient
» mille folies. Est-ce qu'ils ne m'ont pas fait
» asseoir dans la boutique, et barbouillée
» d'essence et de savon ! Quelques per-
» sonnes reconnaissant en passant Turlu-
» pin et son camarade s'arrêtèrent devant
» la maison. Bientôt la foule augmenta ;
» et, quand ils voulurent sortir, il n'y avait
» pas moyen de se faire un passage ; mais
» votre Turlupin, qui n'est jamais embar-
» rassé, après avoir inutilement prié les
» curieux de lui livrer passage, à lui et à
» son camarade, est allé prendre un seau
» plein d'eau dans l'arrière-boutique, puis
» l'a vidé entièrement sur la foule. Alors
» vous jugez, monsieur, du train, des cris
» de tout le monde. Turlupin et Gautier-
» Garguille ont profité du trouble pour s'é-
» loigner.

— « Et Blanche, » dit le barbier, qui paraissait écouter avec impatience le récit de la vieille Marguerite, « j'espère qu'elle » n'était point en bas lorsque ces baladins » ont rassemblé tant de monde devant chez » moi ? — Non, monsieur, non ; vous sa- » vez bien que Mlle. Blanche ne descend » que fort rarement à la boutique, et jamais » lorsqu'il y a du monde. Aujourd'hui, » comme vous étiez absent, elle n'a point » quitté sa chambre, ainsi que vous le lui » aviez recommandé. — C'est bien, c'est » très-bien, » dit le barbier, puis il se rapprocha du feu, appuya un de ses coudes sur la table, et parut se livrer de nouveau à ses réflexions sans écouter le bavardage de sa servante, qui continua comme si son maître lui eût prêté la plus grande attention.

« C'est une charmante fille que Mlle. » Blanche ; oh oui, c'est une aimable en- » fant ; jolie, très-jolie !... Je défie à nos « dames de la cour d'avoir des yeux plus » beaux, une bouche plus fraîche, des dents » plus blanches !... et les beaux cheveux !..

» noirs comme le jai, et tombant plus bas
» que ses genoux; avec cela, si douce, si
» franche; pas une idée de coquetterie !...
» Ah ! c'est la candeur, l'innocence même.
» Il est vrai qu'elle n'a pas encore seize ans;
» mais il y en a tant qui, à cet âge, écou-
» tent déjà les galans!.. Quel dommage, si
» ce joli trésor tombait dans les griffes du
» démon !... mais nous le conserverons...
» oui, oui, j'en ai la certitude. J'ai fait ce
» qu'il fallait pour cela, car il ne suffit pas
» de veiller sur une jeune fille; le diable
» est si malin ! et tous ces bacheliers, ces pa-
» ges, ces étudians sont si entreprenans!..
» Sans compter les jeunes seigneurs, qui
» ne se font aucun scrupule d'enlever les
» filles, les femmes, et pour tout dédom-
» magement donnent un coup d'épée ou
» font rosser par leurs laquais ceux qui
» trouvent cela mauvais... Bonne sainte
» Marguerite! dans quel temps vivons-
» nous !... Il faut se laisser outrager, offen-
» ser... voler même ! Oui, voler !... car
» vous auriez beau prendre votre homme

» sur le fait, si vous demandez justice, on
» vous demandera si vous vous portez par-
» tie ; si vous dites non, on délivrera le cou-
» pable ; si vous dites oui, on s'informera
» si vous avez de quoi payer les frais de la
» procédure : dans ce cas, vous aurez le
» plaisir de voir le coquin flagellé devant vo-
» tre porte... et cela vous coûtera gros !..
» Mais si c'est quelqu'un de puissant, quel-
» qu'un de titré qui vous a offensé, il faut
» vous taire... sous peine d'aller finir vos
» jours à la Bastille ou au Châtelet. »

Marguerite se tut quelques minutes, attendant une réponse de son maître ; n'en recevant point, elle présuma qu'il se contentait d'approuver tacitement ce qu'elle disait, et reprit son discours.

« Enfin, on prétend que cela a toujours
» été ainsi : on pend les petits, les plus gros
» se sauvent, et les grands se moquent de
» tous. Qui s'aviserait de plaider, mainte-
» nant que les avocats et les procureurs font
» traîner les procès pendant des cinq ou
» six ans, recevant de toutes mains, afin de

» fournir au luxe de leurs femmes et de
» leurs filles, et se faisant un jeu de ruiner
» les pauvres plaideurs!... Quant aux ser-
» gens, oh! ceux-là courent partout pour
» trouver des criminels; mais s'ils arrêtent
» des voleurs, ils les relâchent bien vite,
» pour peu que ceux-ci leur donnent la
» pièce. Pauvre ville!... Chaque nuit n'en-
» tendons-nous pas un tapage effroyable!..
» et cependant nous sommes dans le beau
» quartier. Cela n'empêche point qu'il ne
» s'y commette des meurtres, des vols, des
» assassinats!.. Ce sont des cris... des cli-
» quetis d'armes!... A quoi bon tant de
» prévôts, d'huissiers, de sergens, d'ar-
» chers, si la police se fait si mal? ce ne
» sont point les marchands que je plains,
» ils se donneraient au diable pour un sou!..
» Ils vendent leur marchandise quatre
» fois plus qu'elle ne vaut; pour attirer
» les chalands, ils permettent aux passans
» d'entrer dans leur boutique, leur laissent le
» loisir de causer avec leurs femmes, de leur
» prendre le menton, de leur conter fleu-

» rette à leur barbe !.. tout cela pour ven-
» dre un collet, du fard, une douzaine d'ai-
» guillettes !.. Fi !.. c'est honteux de voir
» tout ce qui se passe chez eux. Si je vais
» aux halles faire mes provisions, je suis
» entourée de coquins qui s'amusent à pil-
» ler les acheteurs et les vendeurs ; à fouil-
» ler dans les hottes, dans les paniers ; puis
» on chantera à mes oreilles des chansons
» remplies d'indécences, de saletés !....
» Bonne sainte Marguerite !.. où en sommes-
» nous !.. Les écoliers plus débauchés que
» jamais, insultant, paillardant, faisant
» mille méchancetés ; les jeunes gens de fa-
» mille qui hantent les tripots, les cabarets,
» et toujours armés de poignards ou d'é-
» pées.... Ah ! mon cher maître, Satan
» s'est emparé de notre pauvre ville, il veut
» en faire sa proie. »

Marguerite s'arrêta de nouveau ; elle écouta. Le barbier gardait toujours le plus profond silence, mais il ne dormait pas ; car plusieurs fois il avait passé sa main droite sur son front et rejeté en arrière les

boucles de ses cheveux. Pour quelqu'un qui aime à parler, c'est beaucoup d'être écouté, ou de croire l'être; la vieille servante était en train, et ne trouvait pas souvent d'aussi belles occasions ; elle reprit donc, après une courte pause.

« Grâce au ciel je suis dans une bonne » maison, et je puis dire avec fierté que, de- » puis huit ans que je suis chez monsieur, » il ne s'y est rien passé contre la décence » et les mœurs. Je me rappelle fort bien que » lorsqu'on me dit, il y a huit ans : Mar- » guerite, M. Touquet, le barbier-étuviste » de la rue des Bourdonnais cherche une » servante pour sa maison, j'y ai regardé à » deux fois !.. Je vous demande pardon, » monsieur ; c'est que ces maisons de bai- » gneurs, de logeurs, ne flairent point » comme baume ; mais on me dit : M. Tou- » quet est à son aise maintenant ; il ne loge » plus ; il se contente d'exercer son état le » matin, et du reste ne reçoit presque per- » sonne chez lui, où il élève avec soin une » petite fille qu'il a adoptée. Ma foi, cela me

» décida, et je n'ai pas eu à me repentir.
» S'il vient le matin dans la boutique une
» foule de gens de toutes professions, il
» n'en est aucun qui pénètre dans l'intérieur
» de la maison. Monsieur fait son état avec
» honneur, je m'en vante, et, ce que j'ad-
» mire surtout, c'est l'intérêt qu'il porte à
» l'orpheline dont il prend soin..... car je
» crois me rappeler que monsieur m'a dit
» que c'était une orpheline!...Oui monsieur
» me l'a dit. Il est certain qu'elle mérite tout
» ce que l'on fait pour elle, cette chère Blan-
» che! Eh mais, je crois que je n'ai pas dit à
» monsieur par quel moyen je la préserve
» des piéges que l'on tend à l'innocence.
» Oh c'est un secret? c'est merveilleux!...
» Mais je puis bien le confier à monsieur.
» La voisine d'en face, la marchande de
» soie, m'a dit comment cela se faisait.
» C'est une petite peau de vélin, sur la-
» quelle on dit des paroles; puis on fait des
» signes, et cela devient un talisman qui
» préserve de tous les malheurs. La reine
» Catherine de Médicis en avait un sembla-

» ble qu'elle portait toujours sur son sein.
» Écoutez donc, monsieur, nous ne devons
» point douter qu'il y ait des sorciers, des
» magiciens, puisque le diable en a étran-
» glé deux dans cette ville il y a quelques
» années, sans compter ceux qui ont été
» condamnés par la chambre ardente. Il
» n'y a donc point de mal à se mettre en
» garde contre eux; et le talisman que
» j'ai donné à Mlle Blanche, bien loin d'at-
» tirer les méchans esprits, doit les faire
» fuir d'une lieue, et empêcher l'effet de
» tous les sortiléges que l'on pourrait em-
» ployer pour triompher de sa vertu !.. Oh !
» le précieux talisman, monsieur; hélas!
» si je l'avais eu à vingt ans !... Mais vous
» ne soupez pas, monsieur; est-ce que vous
» n'avez point d'appétit ?.. »

Touquet se leva brusquement et fut regarder une horloge de bois qui était dans le fond de la salle.

« Neuf heures! » dit le barbier avec impatience. « Neuf heures !... et il n'arrive
» pas!...

» — Comment ? Est-ce que monsieur attend quelqu'un ce soir ? » dit la vieille ser-
» vante avec surprise. — Oui, j'attends un
» ami...,mettez un gobelet de plus sur cette
» table ; il soupera avec moi. — Je doute
» fort qu'il vienne, » dit Marguerite, tout en exécutant les ordres de son maître, « il
» est tard, et il fait un temps affreux ; il
» faut être bien hardi pour se risquer à
» cette heure, seul dans les rues !... »

Dans ce moment on frappa un coup violent à la porte de l'allée, et le barbier, laissant échapper un sourire imperceptible, s'écria : « C'est lui. »

CHAPITRE II.

Le grand Seigneur et le Barbier.

La vieille Marguerite fit un mouvement d'effroi en entendant frapper, et regarda son maître en balbutiant : « faut-il ouvrir, » monsieur ? — Sans doute..., ne vous » ai-je point dit que j'attendais un ami, » répondit le barbier en remettant du bois dans le feu. « Allez, Marguerite..., allez » donc... »

La vieille servante était fort peureuse, elle semblait hésiter encore; un regard de son maître acheva de la décider : elle prit une lampe et se dirigea vers le corridor qui donnait dans l'allée de la maison. Marguerite avait soixante-huit ans, le travail et les

jeûnes avaient depuis long-temps courbé son corps; elle ne marchait que lentement, et les hauts talons de ses larges pantoufles jetaient un bruit uniforme dont la vieille fille ne pouvait plus presser la mesure.

Comme elle était au milieu de l'allée, un second coup, plus fort que le premier, retentit sur la porte et ébranla toutes les vitres de la maison. « Ah ! mon Dieu dit Marguerite, on est bien pressé !... Quel est donc » l'ami de monsieur qui se permet de frapper de la sorte ?... Il y aura quelques carreaux de cassés, j'en suis sûre. Serait-ce » Chaudoreille ? oh non ! il ne frappe que » de petits coups bien doux, bien légers. » Turlupin ? bah ! je l'entendrais chanter » dans la rue ! D'ailleurs, ce n'est point » un ami de mon maître ! Ah ! je suis bien » curieuse de savoir qui ce peut être. »

Malgré sa curiosité Marguerite n'avançait pas plus vite : elle arriva cependant contre la porte, et, après s'être recommandée mentalement à sa chère patronne, se décida à ouvrir.

Un homme, enveloppé dans un large manteau, qu'il tenait contre sa figure, et la tête couverte d'un chapeau dont les bords étaient ornés de plumes blanches et tellement avancés sur ses yeux, qu'on ne pouvait les apercevoir, parut à l'entrée de l'allée, et demanda d'une voix forte « s'il » était bien chez le barbier Touquet.

« — Oui, monsieur, » dit Marguerite en essayant, mais en vain, d'apercevoir les traits de la personne qui était devant elle : « Oui, c'est bien ici;... et c'est vous, sans » doute, que mon maître attend ! — En ce » cas, conduisez-moi près de lui, » dit l'étranger.

Marguerite referme la porte et prie l'inconnu de la suivre. Tout en le guidant dans l'allée et le long corridor qu'ils ont à parcourir, elle se retourne souvent, et approche sa lampe de l'étranger, sous prétexte de l'éclairer, mais en effet pour tâcher d'apercevoir quelque chose qui puisse lui faire connaître le personnage qu'elle a introduit dans la maison. Tous ses efforts sont vains :

l'étranger marche la tête baissée, et tient toujours son manteau contre son visage. Marguerite en est réduite à examiner ses bottines, qui sont blanches, à entonnoir, et garnies d'éperons. Cela semblait annoncer une mise recherchée; mais beaucoup d'hommes en portaient alors de semblables, et cette partie de l'habillement ne pouvait donc diriger Marguerite dans ses conjectures.

On arrive dans la salle basse, et l'étranger entre d'un pas leste, tandis que la domestique dit à son maître :

« Monsieur, voilà la personne qui frap-
» pait; je ne sais pas si c'est l'ami que vous
» attendiez.... Je n'ai pas pu voir..... »

Le barbier ne laisse pas à Marguerite le temps d'achever sa phrase, il court au-devant de l'étranger, et le fait approcher du feu, en lui disant : « Te voilà donc arrivé,
» enfin ! je craignais que la nuit..., que le
» mauvais temps.... mais place-toi là, nous
» souperons ensemble.

«—Bon, se dit la servante, pour souper,

» il faudra nécessairement qu'il se débar-
» rasse de son manteau, et je pourrai enfin
» voir son visage. Je ne sais pourquoi j'ai la
» plus grande envie de connaître cet hom-
» me-là.. Si c'est un ami de mon maître,
» il faut qu'il ne vienne ici que bien rare-
» ment; je n'ai pas reconnu sa voix; sa
» taille est ordinaire..., il est plutôt grand
» que petit; il doit être jeune...; oui.... Ce
» n'est pas un écolier, cependant; je gage
» qu'il est joli garçon.... A sa démarche,
» je jugerais aussi que c'est un militaire....
» Nous allons voir si je me suis trompée. »

Et la vieille fille n'ôtait pas ses yeux de dessus l'étranger, qui s'était jeté sur une chaise et ne faisait point un mouvement qui indiquât qu'il voulût se débarrasser de son manteau et de son chapeau, quoique l'un et l'autre fussent trempés par la pluie.

« Si monsieur voulait.... », dit Marguerite en s'approchant de la chaise sur laquelle était l'étranger, « je pourrais le dé-
» barrasser de son manteau qui est tout
» mouillé...., je le ferai sécher pendant
» qu'il soupera.

» — C'est inutile, Marguerite, » dit le barbier en se mettant précipitamment entre la vieille et l'étranger, qui n'avait pas bougé. « On n'a nul besoin de vos services. » Retirez-vous, et allez vous livrer au repos ; » je fermerai moi-même la porte de la rue, » lorsque mon ami s'en ira. »

Marguerite semble pétrifiée en recevant cet ordre. Elle regarde son maître et va se permettre quelques observations ; mais le barbier fixe les yeux sur elle, et les yeux de maître Touquet ont parfois une expression qui force à l'obéissance. « Sortez, » dit-il de nouveau à sa servante, « et surtout » ne redescendez pas.... »

Marguerite se tait ; elle prend sa lampe, s'incline devant son maître, et se dispose à quitter la salle, en jetant un dernier regard sur l'homme au manteau, qui est toujours immobile devant le feu, et dont elle n'a pu voir les traits. Il faut se coucher sans pouvoir asseoir ses conjectures sur quelques faits, sans savoir si l'on a deviné juste l'âge, l'état, la figure de l'inconnu ;

quel supplice pour une vieille fille !... mais son maître lui indique du doigt la porte de la salle, et Marguerite sort enfin.

Dès que la vieille servante est éloignée, et que le bruit de ses pas ne se fait plus entendre, l'étranger laisse échapper quelques éclats de rire, et jette loin de lui son chapeau et son manteau. Alors on aperçoit un homme de trente-six ans à peu près, dont les traits sont fins, nobles et spirituels. Des moutaches brunes se dessinent légèrement au-dessus de sa bouche, qui laisse, en souriant, voir de fort belles dents; ses yeux vifs, tour à tour tendres, fiers et passionnés, dénotent une grande habitude d'exprimer tous ces sentimens; mais le dégoût, l'ennui, qui se peignent aussi sur les traits pâles et fatigués de l'étranger, semblent annoncer qu'après s'être trop livré à ses passions, ce n'est plus qu'avec effort qu'il parvient à en éprouver encore.

Son costume est riche et galant; la couleur de son pourpoint est d'un bleu tendre, l'argent et la soie s'y marient au velours

qui en forme le fond ; de superbes dentelles bordent le col qui retombe sur ses épaules, une large ceinture blanche entoure sa taille, et une épée ornée de pierres précieuses brille à son côté.

Depuis que sa servante est éloignée, le barbier a changé de ton avec l'étranger; le respect, l'humilité, ont remplacé la familiarité que Touquet avait affectée en présence de Marguerite. « Daignez m'excuser, monsieur le marquis, » dit-il en saluant profondément son hôte, « si je me suis per-
» mis de vous tutoyer..., mais ce n'était que
» d'après vos ordres, pour mieux tromper
» ma servante, et lui ôter tout soupçon
» sur votre rang.

» —C'est bien!... c'est fort bien, mon cher
» Touquet, » dit le marquis en s'étalant devant le feu ; « pour moi, je t'assure que
» j'avais la plus grande peine à garder mon
» sérieux devant la pauvre femme, qui ne
» savait quelle ruse imaginer pour aperce-
» voir ma figure, ce qui, au surplus, ne
» l'eût pas avancée à grand'chose, car il

» n'est pas présumable qu'elle me connaisse.
» — Non, monseigneur, elle ne vous
» connaît pas!... Je le pense, du moins; car
» M. le marquis de Villebelle a tant fait par-
» ler de lui par ses galanteries, ses prouesses,
» ses faits d'armes; son nom est devenu telle-
» ment fameux, ses aventures ont fait tant
» de bruit, que les dernières classes de la
» société les connaissent: effroi des pères,
» des tuteurs, des maris, des amans mê-
» mes.....; car monseigneur ne connaît
» point de rivaux: votre nom n'est prononcé
» qu'avec terreur par les hommes, et fait
» soupirer toutes les femmes, les unes d'es-
» pérance, les autres de souvenirs. D'ail-
» leurs, comme monsieur le marquis a cher-
» ché le plaisir partout où il a rencontré la
» beauté, comme il est parfois descendu
» jusqu'à la modeste bourgeoise, et qu'il a
» daigné honorer de ses regards la petite
» marchande et la simple villageoise, il ne
» serait pas impossible que ma vieille Mar-
» guerite n'eût servi dans quelque mai-
» son où M. le marquis aurait laissé des sou-

» venirs. Il vaut donc mieux qu'elle n'ait
» point vu monseigneur, puisqu'il vient
» chez moi incognito.

» — Oui, certes, je veux rester inconnu.
» Maintenant il faut que je mette plus de
» mystère dans mes galantes aventures. As-
» sieds-toi, Touquet : j'ai bien des choses à
» te conter. — Monseigneur... — Assieds-toi,
» je le veux. Ici je dépouille mon rang et
» ma grandeur ; je revois en toi le premier
» confident de mes amours, l'adroit servi-
» teur de mes passions, l'audacieux coquin
» dont l'or échauffait l'imagination, et qui
» ne connaissait point d'obstacles quand
» une bourse remplie de pistoles était la ré-
» compense de ses services. Tu es toujours
» le même, j'en suis certain.

» — Ah ! monseigeur, l'âge nous rend rai-
» sonnables. Il y a dix-sept ans que j'eus
» l'honneur de vous servir pour la première
» fois ; mais depuis ce temps ma tête s'est
» calmée : j'ai appris à réfléchir. — Est-
» ce que tu serais devenu honnête hom-
me ? Mais il n'y a pas plus de dix ans que

» je me suis encore servi de toi. Tu étais
» toujours un fripon alors. Ta conversion
» date-t-elle de cette époque? — Monsieur
» le marquis plaisante sans cesse; il appelle
» friponneries les services que je lui ai ren-
» dus, parce que je lui étais fort attaché.
— Appelle-les comme tu voudras, peu
» m'importe : ce n'est pas avec moi, maître
» Touquet, qu'il faut jouer l'hypocrite et
» le scrupuleux. Au fait, es-tu toujours
» disposé à m'être utile? Ton génie est-il
» éteint, et l'or ne saurait-l plus le rani-
» mer? — Pour vous servir, monsieur le
» marquis, je serai toujours le même; vous
» ne devez point douter de mon zèle et de
» mon dévouement.— A la bonne heure :
» voilà tout ce que je te demande. Sois un
» saint avec les autres si cela te fait plaisir,
» pourvu que je retrouve toujours pour
» moi ce que tu étais autrefois. »

Touquet ne répond rien; mais il détourne la tête, et ses traits semblent se rembrunir. Cependant il se remet bientôt, se retourne en souriant vers son hôte, qui

frappe de ses pieds les parois de la cheminée, et demeure quelque temps silencieux comme s'il ne pensait plus être chez le barbier. Celui-ci attendait avec impatience que le marquis reprît la parole. Au bout de cinq minutes le noble seigneur rompit le silence.

« Mon cher Touquet, quand je repasse » dans ma mémoire les événemens de ma » vie, vraiment je suis étonné d'être en- » core de ce monde. Combien de fois n'ai-je » pas vu levé sur ma tête le poignard d'un » jaloux, d'un mari, d'un père ! Combien » de gens ont juré ma perte ! Et les fem- » mes !... Si toutes celles que j'ai trahies, » abandonnées, avaient exécuté leurs pro- » jets de vengeance !... Grâce au ciel, nous » ne sommes ni en Italie ni en Espagne ; et » quoiqu'il y ait parmi nos Françaises quel- » ques esprits vindicatifs qui conservent de » la rancune contre un perfide, au total, » la légèreté, l'inconstance ne sont point des » crimes irrémissibles près de ces dames, » qui daignent quelquefois se mettre à notre » place, et se disent qu'elles en auraient » fait autant que nous.

»— Il est certain, monseigneur, que vo-
» tre vie, du moins tant que j'ai eu l'hon-
» neur de vous être attaché, était une
» série continuelle d'aventures fort piquan-
» tes, et quelquefois fort dangereuses: en-
» lèvemens, séductions, duels, attaques
» à force ouverte, rien ne vous arrêtait
» quand vous aviez résolu quelque chose.
» Pouviez-vous trouver des obstacles? riche,
» noble, puissant, bien fait, galant, géné-
» reux à l'excès. La fortune et la nature ont
» tout fait pour vous, monsieur le marquis,
» vous en avez profité, vous avez joui de la
» vie : bien des hommes en France ont envié
» votre bonheur.

»—Mon bonheur!... Crois-tu vraiment
» que j'aie été heureux ? — Et qui aurait
» pu vous empêcher de l'être, monsei-
» gneur ? — Rien, et c'est peut-être pour
» cela que souvent l'ennui, le dégoût sont
» venus me trouver au milieu des plaisirs,
» des voluptés que je goûtais. Quelquefois,
» sans doute, j'ai connu le bonheur, mais
» il a été si court, il a fui si rapidement!....

» L'aspect de la beauté enflamme mes sens,
» fait palpiter mon cœur. Ce sexe char-
» mant, que j'idolâtre, a toujours exercé
» sur moi un empire absolu. A la vue
» d'une jolie femme, j'aime, ou du moins
» je crois aimer; mais à peine mes dé-
» sirs sont-ils satisfaits, que mon amour
» s'éteint, et je suis obligé de chercher
» un nouvel objet pour ranimer mes sens
» engourdis.

» — Heureusement cette capitale renfer-
» me une grande quantité de jolis minois.
» La ville et la cour vous offrent de quoi
» varier vos plaisirs...—Tout s'use, le sen-
» timent comme la mémoire. Je crains qu'à
» force d'avoir pris feu, mon pauvre cœur
» ne devienne comme ces mauvaises pier-
» res à fusil sur lesquelles le chien frappe
» inutilement. Je suis las des intrigues de
» cour !... Celles-là sont encore plus faciles
» que les autres!... Que veux-tu qu'on y
» trouve de piquant? Tout se fait avec éti-
» quette ; et puis, on y est si poli !... Nous
» savons trop bien vivre pour nous fâcher

» de la moindre infidélité; on se quitte
» comme on se prend, en se faisant de
» profondes révérences; c'est à mourir
» d'ennui. Les courtisanes n'ont plus rien
» de neuf pour moi. Qu'irai-je faire aux
» cercles de Marion de Lorme? j'y vois tou-
» jours les mêmes figures. Quoique le car-
» dinal l'ait mise en vogue, je ne trouve
» pas cette femme aussi spirituelle qu'on a
» voulu la faire. Quelle différence d'avec
» cette jeune et belle Ninon!... celle-là
» fera long-temps parler d'elle ?... Elle ira
» loin ! mais elle a trop d'esprit et trop
» peu d'amour pour moi; mon cœur froid,
» avant le temps, a besoin de se réchauffer
» contre un cœur passionné. A la ville on
» ne vaut guère mieux que ces dames : les
» petites bourgeoises deviennent d'une co-
» quetterie!... encore si elles savaient être
» cruelles ! mais un nom, de la tournure,
» un riche manteau leur ont bientôt tourné
» la tête! Les marchandes nous saisissent à
» la volée, les grisettes nous agacent!.. et
» au milieu de tout cela, les maris devien-

» nent d'une bonté, d'une complaisance !...
» ils nous craignent comme le feu !... notre
» titre les rend muets; d'honneur, c'est
» désespérant !... Si cela continue, il fau-
» dra faire l'amour à la turque, nous n'au-
» rons plus qu'à jeter le mouchoir.

» — Alors, monsieur le marquis, on
» aura toujours la ressource d'être sage;
» et depuis dix ans que je n'ai eu l'hon-
» neur de vous servir, c'est sans doute ce
» que vous avez fait ?— Ma foi, oui ;... car
» il ne faut pas parler d'aventures com-
» munes qui ne valent pas la peine d'être
» citées. Je suis allé à l'armée, je me suis
» battu,... cela m'a beaucoup plu ; j'y se-
» rais volontiers demeuré plus long- temps,
» mais la paix s'est faite. Je suis revenu, j'ai
» visité mes terres ; j'ai ri avec quelques pe-
» tites paysannes assez gentilles,... mais si
» gauches !... si niaises !... A propos, j'ou-
» bliais de te dire : je me suis marié... »

»—Marié!..Quoi, monseigneur, vous!...
» — Sans doute, il a bien fallu, mon rang,
» mes charges à la cour... Et puis j'étais

» criblé de dettes ; cela ne m'inquiétait pas,
» mais on avait arrangé ce mariage ; le car-
» dinal, la reine elle-même le désirait. J'ai
» épousé la fille du comte de Laroche....
» Ma femme était très-bien ;... un carac-
» tère fort doux,... ne s'occupant jamais
» de mes intrigues ; c'était ce qu'il me fal-
» lait. Je l'aimais... fort honnêtement, com-
» me on peut aimer sa femme ; mais elle
» est morte il y a deux ans, et ne m'a
» point laissé d'héritiers. C'est fort désa-
» gréable.... J'ai dans l'idée que j'aimerais
» beaucoup les enfans. — Ainsi, vous
» êtes veuf, monseigneur ? — Oui, et je
» me trouve de nouveau possesseur d'une
» fortune considérable, de plus très-bien en
» cour ; en faveur près du cardinal ; à même
» d'obtenir, quand je le voudrai, les em-
» plois les plus importans.—Je conçois alors
» que monsieur le marquis mette plus de
» mystère dans ses intrigues.... — Ah !
» mon pauvre Touquet, je ne crois pas
» que l'ambition me gagne jamais !.... Mais
» on ne sait pas, et il y a bien quelques

» convenances qu'il ne faut pas braver !...
» D'ailleurs, le mystère donne des char-
es aux actions les plus simples !... Mais,
i-même, ne te serais-tu pas enrôlé sous
drapeaux de l'hymen ?.... je te trouve
oins gai, moins leste, moins vif qu'au-
efois. — Non, monsieur le marquis,
suis toujours garçon. — Eh bien, c'est,
crois, ce que tu pouvais faire de mieux.
ans ton état, une femme te gênerait :
i, qui conduis si bien, si discrètement
ne intrigue! les femmes sont curieuses,
le voudrait savoir tout, cela te ferait du
rt; d'ailleurs, tu n'as jamais été fort ga-
nt, tu ne connais que l'or ! C'était-là
n dieu, ton idole !... Une bourse bien
rnie te rendait inventif, capable d'o-
rer des prodiges;... il est vrai que tu
jouais un quart d'heure après, et que
s dés ou les cartes t'enlevaient bientôt
fruit des efforts de ton génie. — Ah!
onseigneur !... — Oui, tu étais aussi
ueur que fripon !... Je me le rappelle
» fort bien. Peut-être depuis dix ans es-tu

» devenu plus sage; je le croirais presque,
» car tu parais à ton aise, et cette maison
» n'annonce pas l'indigence; cette domes-
» tique, ce souper servi pour toi ;... par-
» dieu, il faut que je goûte ton vin. —
» Ah! monseigneur, il est indigne de vous
» être offert.— J'aime toujours ce que l'on
» ne m'offre pas. »

En disant ces mots, le marquis remplit un des gobelets de vin, et l'avala d'un trait.

« Pas trop mauvais, vraiment!... — Ah!
» monseigneur, s'il était sur votre table...
— Alors je le trouverais détestable! Mais
» que veux-tu?... la variété!... Et tu es
» donc devenu riche? — Non pas riche,
» mais assez à mon aise pour acheter cette
» maison... — Comment! la maison est à
» toi? — Oui, monsieur le marquis. —
» Peste! maître Touquet!... il faut que
» vous ayez fait de beaux coups de filet
» pour devenir propriétaire! »

La figure du barbier se contracta, ses sourcils noirs se froncèrent en se rapprochant l'un de l'autre; il roula lentement

ses yeux autour de lui, et balbutia avec effort : « Monsieur le marquis... je vous » jure.....

» — Eh ! bon Dieu ! je ne te demande pas » de sermens, mon pauvre Touquet, dit » le marquis en riant. Te voilà tout trou- » blé, comme si tu étais devant le lieute- » nant criminel !... Penses-tu que je sois » venu ici pour m'enquérir de la manière » dont tu as fait fortune ?... Mais de par » tous les diables, si je pense que c'est en » faisant des barbes que tu as gagné cette » maison... — Monseigneur.... je vous » certifie que mes économies... — Oui !.. » oui !.. c'est très-bien !.. Laissons cela, et » parlons du sujet qui m'amène ; car en- » fin je suis venu chez toi pour quelque » chose.... et je veux être damné si je ne » l'avais pas oublié !... »

Le barbier semble respirer plus librement, ses traits reprennent leur expression habituelle, et il lève les yeux sur le marquis, qui paraît sortir un peu de son indolence pour expliquer le but de sa visite nocturne.

« Quand je t'ai aperçu ce matin sur le
» Pont-Neuf, je poursuivais une jeune
» fille à joli minois.... Sans être une beau-
» té parfaite, elle a de la grâce, du pi-
» quant dans la tournure, des yeux vifs et
» fort éveillés. Je ne crois pas que nous
» ayons beaucoup de peine à la subju-
» guer;... cependant elle doublait le pas,
» et ne répondait rien à mes galanteries. Je
» me couvrais avec soin de mon manteau,
» ne voulant pas être reconnu par nos ai-
» mables roués, qui m'auraient raillé en
» me voyant courir après une grisette. La
» petite s'arrêta pour écouter un moment
» les chansons de *Tabarin*. C'est pendant
» qu'elle était devant le charlatan que je
» t'ai aperçu et reconnu sur-le-champ ; tu
» as de ces figures qu'on n'oublie pas... —
» J'avais aussi reconnu monsieur le mar-
» quis, malgré le manteau dont il s'enve-
» loppait, car dix années n'ont point chan-
» gé vos traits, monseigneur, et l'on ne
» peut guère se méprendre à cette noble
» tournure qui captive toutes les belles...

» — Tu me flattes, coquin !.... c'est me dire
» que je vieillis ; mais revenons. Dès que
» tu m'eus donné ton adresse, je retournai
» près de la petite... — Si monsieur le
» marquis m'avait ce matin expliqué ce qui
» l'occupait, je lui aurais épargné la peine
» de suivre lui-même cette jeune fille. —
» Non, j'étais bien aise de l'examiner en-
» core, d'ailleurs, je n'avais rien de mieux
» à faire. Elle prit le chemin de la Cité,
» elle entra dans la rue de la Calandre ; je
» lui parlais toujours ; elle se contentait de
» sourire sans me répondre, mais son air
» ne paraissait nullement sévère ; enfin,
» elle s'arrêta devant la boutique d'une
» marchande de parfumeries. Je voulus y
» entrer avec elle, mais elle s'y opposa,
» en me disant d'un ton fort singulier :
« Monsieur le marquis de Villebelle est
» trop connu pour que j'entre avec lui
» quelque part, je serais perdue de répu-
» tation, et je supplie monsieur le mar-
» quis de ne point me compromettre. » Eh
» bien ! mon cher Touquet, conçois-tu

» cette grisette, qui prétend que je la per-
» drais de réputation ! Quant à moi, je t'a-
» voue que je fus si surpris d'être connu
» par cette jeune fille, et de l'entendre me
» parler ainsi, que je restai comme un sot
» au milieu de la rue, et pendant ce temps
» ma belle conquête entra et disparut par
» le fond du magasin.

» — Quand je vous disais, monseigneur,
» que vous étiez connu dans toutes les
» classes de la société ; dès qu'une jeune
» fille a douze ans, on lui fait peur de
» vous, comme du comte Ory, de galante
» mémoire. — Tant mieux ! les femmes
» sont toujours curieuses de connaître ces
» hommes qu'on leur peint comme si dan-
» gereux ! Pauvres parens ! en leur disant
» de me fuir, c'est les faire courir au-de-
» vant de moi. Tiens, Touquet, voici de
» l'or..... Tu verras cette jeune fille. Puis-
» qu'elle sait qui je suis, tu ne peux guère
» lui promettre que je serai fidèle ; n'im-
» porte, promets toujours. Que dans trois
» jours je la trouve à ma petite maison du

» faubourg Saint-Antoine... tu sais... —
» Oui, monseigneur, je me la rappelle....
» C'est toujours celle que vous possédiez au-
» trefois? — Oui, mais j'en ai fait un en-
» droit délicieux.... Oh! tu verras!.. Des
» peintures, des glaces; le marbre, l'albâ-
» tre, s'y marient à la soie, au velours,
» aux étoffes les plus précieuses.... J'y ai
» dépensé plus de cinquante mille francs!...
» mais cela est divin. Nous y avons fait des
» soupers charmans avec Montglas, Chava-
» gnac, Villempré, Monteille, et quelques
» autres roués de la cour... — N'est-ce pas
» là, monsieur le marquis, que je con-
» duisis cette jeune fille dont l'enlèvement
» fit tant de bruit?.... C'était, je crois, no-
» tre première affaire de ce genre.... Vous
» aviez alors dix-neuf ans au plus.... et la
» petite....

» — Que diable viens-tu me rappeler là? » dit le marquis en faisant un mouvement d'humeur et serrant dans sa main la bourse qu'il venait de prendre à sa ceinture, et sur laquelle le barbier avait déjà porté des regards avides.

« Pardon, monsieur le marquis, dit » Touquet; mais je ne croyais pas vous dé- » plaire en vous rappelant une aventure » qui commença votre réputation!.... La » jeune personne était belle et sage; et le » père, ancien archer du roi Henri, n'en- » tendait pas raillerie! Son arquebuse était » dirigée sur vous... la balle traversa votre » chapeau; mais votre épée arrêta le vieil- » lard, et vous l'étendîtes à vos pieds, » pendant que j'emportais dans mes bras la » fille évanouie.

» Tais-toi!...—tais-toi!.... misérable!...» dit le marquis en se levant brusquement et jetant sur le barbier un regard courroucé, que celui-ci paraît recevoir avec la plus parfaite indifférence.

La conversation est de nouveau interrompue. Le marquis se promène à grands pas dans la chambre, et paraît enseveli dans ses réflexions; bientôt, cependant, quelques mots entrecoupés s'échappent de sa bouche, mais ce n'est point à Touquet qu'ils sont adressés. Le marquis semble vivement

agité en prononçant à demi-voix : « Pauvre » Estrelle !.... qu'es-tu devenue ?... Elle » m'aimait... elle me croyait un simple » étudiant !... Je l'aimais aussi.... oui... Ja- » mais, depuis ce temps, je n'ai éprouvé » un sentiment que je puisse comparer à » cet amour qu'elle m'inspirait !... J'étais » si jeune !... Ah ! le ciel m'est témoin que » je ne voulais pas combattre son père.... » je ne cherchais qu'à me défendre !... » Grâce au ciel sa blessure, fort légère, fut » bientôt guérie..... Mais Estrelle, lors- » qu'elle apprit mon nom et cet événement, » elle me maudit !.... Oui !... je crois l'en- » tendre encore....., puis elle s'échappa » de cette maison, où je la tenais cachée. » Je l'aimais encore !.... Depuis ce temps, » aucune nouvelle ! Et toi, Touquet, ne » l'as-tu point rencontrée depuis ?

» — Jamais, monseigneur, ni vue, ni en- » tendu parler.

» — Pauvre Estrelle ! » dit encore le marquis au bout d'un moment ; et le barbier dit à demi-voix : « Elle aurait mainte- » nant trente-quatre ans à peu près !... »

Cette remarque sembla dissiper un peu les regrets du marquis. « En effet, » dit-il en se rapprochant du feu, « elle doit » avoir approchant cet âge, si elle existe » encore... Et moi, qui me la représentais » telle que je l'ai connue jadis !.. Comme » le temps passe... Allons, oublions tout ce- » la..... Après tout, c'est une aventure » comme une autre... Un chapitre dans » l'histoire de ma vie!.. — Et monsieur » le marquis dit donc que cette jeune fille » demeure dans une boutique de parfu- » merie, rue de la Calandre, dans la Cité! » — Comment?... Quelle jeune fille? — » Celle que monseigneur suivait ce matin » sur le Pont-Neuf.— Ah! tu as raison !... » Je l'avais oubliée! oui, tu la reconnaî- » tras facilement : la taille dégagée, la » tournure leste, vingt ans à ce que je pré- » sume, des cheveux châtains, des yeux » noirs... la bouche bien garnie, le teint » un peu brun ; je ne la crois pas française, » quelque chose de décidé, de piquant » dans la physionomie, rien qui annonce

» la timidité ni la candeur, voilà tous les ren-
» seignemens que je puis te donner. — Ils
» sont suffisans, monsieur le marquis, dans
» deux jours, je l'espère, la personne sera
» à votre petite maison... — C'est fort
» bien... Tiens, voilà pour tes démarches,
» je t'en promets autant si tu réussis. »

En disant ces mots, le marquis jette sur la table la bourse pleine d'or qu'il tenait encore dans sa main, et un sourire s'échappe des lèvres du barbier. Son hôte reprend son manteau et replace sur sa tête son large chapeau.

« Il est tard, » dit le marquis en se couvrant de son manteau, « il faut que
» je rentre chez moi. Après-demain,
» vers les dix heures du soir, je revien-
» drai savoir le résultat de tes démar-
» ches... — Trouverai-je du monde à vo-
» tre petite maison ? — Oui, Marcel, un
» de mes gens, garçon dévoué, qui habite
» constamment là ; il sera prévenu.— Il
» suffit, monseigneur ; j'espère que dans
» cette occasion vous serez encore content

» de moi. — Je m'eu rapporte à ton zèle...
» Au fait, la petite est fort gentille... Et
» cela pourra me distraire quelque temps.
» Allons, mon cher Touquet! Suivons no-
» tre destinée !... La galanterie, la volup-
» té, le plaisir !... voilà ma vie, voilà la
» route que le sort... ou mes passions, m'ont
» tracée ; je n'en saurais suivre d'autre, et
» je marche maintenant comme un aveu-
» gle qui s'abandonne à la Providence. Je
» ne sais trop si cette route me conduira au
» bonheur, mais je ne puis plus m'en écar-
» ter. Toi, tu ne connais que l'or, l'intri-
» gue ; tu cherches les moyens d'augmen-
» ter ta fortune; et ce métal que je prodi-
» gue pour des caprices, est sans cesse
» l'objet de tes soupirs : poursuivons cha-
» cun notre carrière, nous verrons un
» jour lequel s'en trouvera le mieux. »

Le marquis se dirige vers le couloir, le barbier prend la lampe et le guide dans le corridor. Parvenu à la porte de la rue, Touquet propose à son hôte de lui servir de guide jusqu'à sa demeure. « Je te remer-

» cie, dit le marquis, mais cela est inutile ;
» j'ai mon épee, et je ne crains rien. »

En achevant ces mots le marquis s'est déjà élancé dans la rue et disparaît aux regards du barbier. Celui-ci referme sa porte et retourne dans la salle basse. Arrivé là, il s'empresse de prendre la bourse qui est restée sur la table, il compte les pièces qu'elle renferme, et ses yeux ne peuvent se rassasier de la vue de l'or. Mais bientôt un son lent et triste se fait entendre : c'est l'horloge de Saint-Eustache qui sonne deux heures du matin.

Le barbier pâlit, ses cheveux semblent se dresser sur sa tête ; il promène autour de lui de sombres regards comme s'il craignait d'apercevoir un objet effrayant ; puis, après avoir passé plusieurs fois sa main sur son front, il serre la bourse dans son sein, prend la lampe et se dirige vers la porte du fond en murmurant d'une voix sombre:
« Deux heures!... Allons nous coucher...
» Ah ! si je pouvais dormir ! »

CHAPITRE III.

Blanche. — Une histoire de sorciers.

Le jour a succédé à cette nuit longue et pluvieuse; les marchands ont ouvert leurs boutiques, le guet se repose, tandis que les hardis voleurs de la nuit cèdent le pas aux filous, qui, en plein jour, vont s'exercer dans les quartiers les plus populeux. Les servantes sont sur pied; les maris quittent la couche nuptiale (il était rare alors que l'on ne couchât point avec sa femme, du moins chez les simples bourgeois); les amans qui ont rêvé à leurs belles, vont essayer de réaliser quelques-uns de leurs songes; ceux qui ont fait mieux que rêver, vont se reposer le jour des fatigues de la

Digitized by Google

nuit, et les jeunes filles qui pensent à leurs doux amis, bien qu'elles dorment ou qu'elles veillent, vont y penser encore en se livrant à leurs travaux journaliers. Dans ce temps-là, comme dans ce temps-ci, l'amour était le rêve de la jeunesse, la distraction de l'âge mûr, et le souvenir du vieil âge.

Le barbier était toujours le premier levé dans sa maison. Il n'avait point de serviteurs, bien que sa fortune le lui permît; mais, lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne prenait point un garçon pour l'aider et veiller dans sa boutique, Touquet répondait : « Je n'ai besoin de personne ; seul, je » puis faire ma besogne, et je n'aime pas » à nourrir des fainéans, qui ne sont bons » qu'à épier les actions de leurs maîtres, » pour aller ensuite les commenter dans le » quartier. »

Le barbier savait que Marguerite, quoiqu'un peu curieuse et passablement bavarde, n'était point capable de lui désobéir en rien ; elle ne sortait que pour acheter les

provisions nécessaires pour la maison, ensuite elle remontait près de la jeune fille dont elle nous a parlé, et avec laquelle nous ferons bientôt plus ample connaissance. Marguerite ne descendait que lorsque son maître s'absentait, ce qui était rare. Enfin, le barbier ne pouvait se passer d'une servante depuis qu'il avait pris soin et élevé chez lui la petite Blanche.

C'est Touquet qui ouvre lui-même sa boutique. Il jette quelques regards dans la rue; mais ce n'est point encore l'heure où les pratiques arrivent. Le barbier est rêveur, préoccupé; il songe à la commission dont le marquis l'a chargé, puis il retourne à sa porte en disant : « Chaudoreille vient » bien tard ce matin... c'est cependant son » jour de barbe. »

Marguerite paraît à l'entrée de la salle; et, après avoir regardé de tous côtés, peut-être pour s'assurer si l'étranger de la veille n'est point encore là, elle salue son maître respectueusement, et lui dit : « Monsieur, » mademoiselle Blanche est levée, et de-

» mande si elle peut vous souhaiter le bon-
» jour. »

Le barbier jette encore un regard dans la rue, puis passe dans son arrière-boutique en disant à sa servante : « Blanche peut
» venir. »

A peine Marguerite a-t-elle fait un signe dans le corridor, qu'une jeune fille, légère comme la biche et fraîche comme la rose, s'élance dans la petite salle, où l'attend Touquet, et court vers lui avec le plus aimable sourire, en lui disant : « Bonjour,
» mon bon ami. »

Puis elle tend à Touquet son front candide, et le barbier s'approche et l'effleure à peine de ses lèvres. On dirait qu'un sentiment pénible le retient, et qu'il craint de flétrir cette tendre fleur.

Marguerite n'a point flatté le portrait qu'elle a fait de Blanche. La jeune fille est aussi jolie qu'elle paraît innocente et naïve ; ses cheveux noirs, lissés en bandeau sur son front, retombent en boucles sur son épaule droite ; la poudre, dont les dames

de la cour commençaient alors à faire usage, n'a point gâté la belle chevelure de Blanche ; sa peau est parfaitement d'accord avec son nom ; sa bouche est fraîche et gracieuse, et ses yeux bleus, que de longs sourcils ombragent, ont une expression de douceur et d'innocence aussi recherchée dans ce temps-là que dans ce temps-ci.

Quel dommage que son joli corps soit emprisonné dans un corset qui descend bien bas, et dont les baguettes semblent comprimer avec force ses charmes ; mais c'était alors la mode. Aujourd'hui nous avons meilleur goût : nous voulons que la taille soit à sa place, nous voulons surtout pouvoir l'entourer, la presser, et ne point rencontrer des vertugadins, des vasquines, des paniers, du plomb et des cerceaux. Heureusement les dames ont été de notre avis, et tout le monde y a gagné.

Malgré sa taille longue, son étroit corset, ses manches courtes garnies et ses souliers à talons, Blanche n'en est pas moins jolie : la beauté pare tout ce qu'elle porte,

et l'innocence rend les charmes plus piquans, les grâces plus vraies. Blanche a donc tout ce qu'il faut pour plaire. Cependant le barbier ne semble pas remarquer les attraits de la jeune fille ; on dirait qu'il craint de la contempler, comme il craignait d'approcher ses lèvres de son front.

« Avez-vous bien passé la nuit? lui de-
» mande Blanche.— Très-bien ; je vous re-
» mercie. — Marguerite craignait que vous
» ne vous fussiez couché que fort tard,
» parce que vous aviez un de vos amis à
» souper avec vous. — Je ne sais point
» pourquoi Marguerite se permet ces ré-
» flexions, et de quelle nécessité il était de
» vous dire que j'avais reçu du monde hier
» au soir? »

En prononçant ces mots, Touquet jette un regard sévère sur la vieille, qui époussette et essuie les meubles sans oser regarder son maître.

« Mais, mon ami, reprend Blanche,
» est-ce que c'est mal de souper avec un de
» ses amis? — Non, sans doute. — Quelle

» faute Marguerite a-t-elle donc commise
» en me disant cela? — Une servante ne
» doit point rapporter sans cesse tout ce
» que fait son maître. Il doit vous être fort
» indifférent, Blanche, que je reçoive
» ou non quelqu'un le soir? — Oh! mon
» Dieu, oui, puisque vous ne voulez pas
» que je descende. Cependant cela m'amu-
» serait plus que de rester dans ma cham-
» bre. — Une jeune fille ne doit point par-
» ler à tant de monde, et il vient ici beau-
» coup de gens que je connais à peine. —
» Oui, le matin; mais le soir vous ne rece-
» vez que vos amis. — Je reçois peu de vi-
» sites le soir, excepté Chaudoreille que
» vous connaissez. — Oh! oui, et qui me
» fait rire toutes les fois que je l'aperçois;
» mais c'est rare maintenant, car il me don-
» nait des leçons de musique, et je crois à
» présent que j'en sais autant que lui. Vous
» ne voulez jamais que je quitte ma cham-
» bre. — Blanche, c'est qu'apparemment
» cela n'est pas convenable. — Mais, quand
» vous êtes seul, j'aimerais mieux vous te-

» nir compagnie et causer avec vous, que
» d'écouter les histoires de Marguerite, qui
» souvent me font peur et m'empêchent de
» dormir. — Vous savez que je ne suis pas
» très-causeur; après une journée de tra-
» vail, de fatigue, j'aime le repos. — Et
» Marguerite dit que vous ne vous couchez
» que fort tard, que vous conservez long-
» temps de la lumière, et qu'elle ne sait
» pas si vous reposez une heure chaque
» nuit. »

La vieille servante toussait inutilement pour faire taire Blanche; mais celle-ci, ne pensant pas qu'il y eût aucun mal à rapporter cela, n'y faisait point attention et continuait de parler. Marguerite, pour éviter les regards de son maître, essuie et époussette avec une nouvelle ardeur; mais cette fois la voix du barbier se fait entendre, et c'est à elle qu'il s'adresse.

« Marguerite, je vous ai dit, quand vous
» êtes entrée chez moi, que je détestais les
» curieux, les indiscrets, les valets qui es-
» pionnent leur maître; vous en souvenez-

» vous? — Oui... oui... monsieur, dit la
» vieille servante en continuant de frotter
» le dessus d'une table. — Comment donc
» savez-vous si je me couche tard, si je con-
» serve long-temps de la lumière, si je ne
» dors point dans la nuit, vous qui devez
» tous les soirs être à neuf heures dans vo-
» tre chambre, et vous coucher sur-le-
» champ? — Monsieur, je vous demande
» pardon ; mais quelquefois lorsqu'il fait
» du vent... ou que le tonnerre gronde...,
» il m'est impossible de dormir ; alors,
» monsieur, je me lève pour faire une
» prière à ma patronne ou mettre ma pelle
» et ma pincette en croix, ou placer une
» branche de buis sur mon lit..., car vous
» savez, monsieur, que le buis conjure l'o-
» rage, et si l'on en avait mis jadis à l'Arse-
» nal, sur la tour de Billi, elle n'aurait pas
» été détruite entièrement par la foudre,
» dans l'année mil cinq cent trente-sept...
» ou trente-huit.... ; je ne sais plus au
» juste...

» — Morbleu ! laissez-là votre buis et la

» tour de Billi ! et répondez à ce que je vous
» demande... — M'y voici, monsieur : c'est
» toujours le vent ou l'orage qui est cause
» que je ne dors point, et comme ma fenê-
» tre est en face de celle de l'appartement
» de monsieur,... quand je dis en face...,
» c'est un étage au-dessus,... alors j'ai pu
» voir quelquefois de la lumière,... et il
» m'a semblé que monsieur se promenait
» dans sa chambre;... je n'en étais pas bien
» certaine, car il y a des rideaux ; et l'om-
» bre trompe quelquefois... — Comme je
» veux vous éviter la peine de vous assurer
» si je dors, dès ce soir vous changerez de
» chambre, et vous coucherez dans celle
» qui est au-dessus de mon appartement...
» — Quoi ! monsieur, dans cette chambre
» où personne ne va jamais... Je ne crois
» pas qu'elle ait été habitée depuis que je
» suis ici,... et je crains... — C'est assez...
» obéissez ; et tâchez de ne plus espionner
» mes actions, ou je serai forcé de vous
» renvoyer de chez moi.

» — Mon Dieu ! que je suis fâchée de

» vous avoir fait gronder Marguerite! dit
» Blanche en se rapprochant du barbier.
» Si elle m'a dit cela, mon ami, c'est par
» l'intérêt qu'elle prend à votre santé : vous
» savez bien qu'elle vous est fort attachée....
» Mais puisque cela vous fâche, je vous
» promets qu'elle ne le fera plus. Allons,
» c'est fini; vous ne lui en voulez plus,
» n'est-ce pas?... »

La voix de Blanche est si douce, si touchante, que Touquet perd un peu de son air sévère, et sourit presque en lui répondant : « Oui, c'est fini, laissons cela. Quant
» à vous, Blanche, continuez d'être sage,...
» docile... — Et vous me ferez sortir un
» peu, n'est-ce pas?... Vous me permettrez
» d'aller à la promenade dans le Pré-aux-
» Clercs, ou sur la Place-Royale?... — Nous
» verrons... nous verrons cela plus tard :
» pour vous distraire, variez vos travaux....
» — C'est ce que je fais, mon ami : je
» quitte souvent mon aiguille pour faire
» du filet; ou bien je prends mon métier
» de tapisserie,... Oh! vous verrez; je fais

» quelque chose de bien joli maintenant...
» — Je connais votre talent,... votre goût ;
» vous avez un sistre, vous pouvez vous
» amuser à en pincer. Chaudoreille vous
» a donné des leçons. — Oui ; maintenant
» je suis aussi forte que lui, car je crois
» qu'il n'est pas bien habile, quoiqu'il se
» dise grand musicien!... Mais tout cela
» ne m'amuse guère;... j'aimerais mieux
» me mettre à la fenêtre qui donne sur la
» rue ; mais vous ne voulez pas que je l'ou-
» vre. — Non, Blanche, il passe trop de
» monde dans ce quartier, vous seriez vue,
» lorgnée et insultée par les bacheliers, les
» pages, qui se font un plaisir de commet-
» tre du désordre. — Allons,... je n'ou-
» vrirai pas ma fenêtre... ; cependant, si
» vous vouliez, je mettrais un masque sur
» ma figure ; alors ils ne me verraient pas.
» — On ne vous en remarquerait pas
» moins ; d'ailleurs, Blanche, il n'est per-
» mis qu'aux dames de la cour de porter
» des masques. Je vous le répète, évitez
» les regards de ces étourdis, de ces imper-

» tinens qui courent les rues en lorgnant
» à toutes les fenêtres. Vous n'avez pas en-
» core seize ans. Dans quelques années je
» quitterai Paris ; je vendrai cette maison
» et me retirerai à la campagne ; vous y
» jouirez de plus de liberté, et vous y goû-
» terez des plaisirs qui vaudront bien ceux
» que cette ville pourrait vous offrir. Mais
» quelqu'un entre dans la boutique ; allez,
» Blanche, remontez dans votre apparte-
» ment. »

La jeune fille salue le barbier et regagne lestement le corridor dans lequel donne l'escalier qui conduit à sa chambre ; elle pousse un léger soupir en y entrant, et se dit en regardant autour d'elle : « Toujours
» ici!... Toujours voir la même chose!...
» C'est bien triste!... Ne parler qu'à Mar-
» guerite!... Elle est bien bonne, Margue-
» rite, bien complaisante! Elle m'aime
» beaucoup ;... mais quelquefois ses histoi-
» res sont fort ennuyeuses!... Enfin, puis-
» qu'il le faut!... »

Et Blanche reprend le morceau de tapis-

serie qu'elle est en train de faire, et chante, en travaillant, un des trois airs que son maître de musique lui a appris.

Bientôt la porte de la chambre s'ouvre; c'est Marguerite qui a suivi la jeune fille, mais qui n'arrive que long-temps après elle, parce que ses jambes n'ont plus leur vivacité de seize ans.

La vieille bonne fait la moue, car Blanche est cause qu'elle va changer de chambre, ce qui n'est pas une petite affaire pour Marguerite. Blanche s'en aperçoit; elle court au-devant de la vieille, la fait asseoir et lui prend les mains, en lui disant avec un charmant sourire :

« Est-ce que tu m'en veux, ma bonne? » tu as bien vu que j'ai dit tout cela sans » penser qu'il y eût du mal... »

Qui pourrait résister au sourire de Blanche? La vieillesse est d'autant plus sensible à de si douces manières, qu'on en a rarement avec elle; et voilà pourquoi un vieillard perd quelquefois la raison, lorsqu'une jolie fille lui jette un tendre regard,

car depuis long-temps il n'a plus l'habitude de supporter ces regards-là.

« Est-ce qu'on peut rester fâchée avec » vous? dit Marguerite en pressant la main » de Blanche, et pourtant c'est bien désa- » gréable,... changer de chambre,... dé- » ménager à mon âge!... — Je t'aiderai, » ma bonne : c'est moi qui porterai tout. » — Oh! ce n'est pas pour cela : c'est sur » le même carré, il n'y a pas loin à por- » ter ;... mais cette chambre, que j'habitais » depuis huit ans que je suis entrée ici, » était, grâce à mes prières, à mes précau- » tions, à l'abri des visites de tous les es- » prits malins. J'y bravais les tentatives » des sorciers, des magiciens; et tout ce » que j'ai fait est maintenant à refaire dans » la nouvelle chambre que je vais habiter. » — Tu crois donc, Marguerite, que les » sorciers iraient te visiter si tu ne prenais » pas toutes tes précautions? — Eh! pour- » quoi pas, mademoiselle? Est-ce que ces » gens-là ne vont pas partout où ils peu- » vent pénétrer?... C'est qu'il y en a un

» grand nombre dans Paris; ils enlèvent
» les cadavres attachés au gibet de Mont-
» faucon; ils commettent mille horreurs
» pour faire réussir leurs sortiléges. Il y a
» près de cinquante ans,... oui, c'est ma
» mère qui me contait cette histoire, qu'un
» laquais, ruiné par le jeu, se donna au
» diable pour dix écus. Le démon se trans-
» forma en serpent, et prit possession du
» laquais en s'introduisant dans son corps
» par sa bouche; et, depuis ce temps, le
» malheureux faisait des grimaces horri-
» bles, parce qu'il avait le diable au corps.
» Quelques années après, un chevalier-du-
» guet fut enlevé par un sorcier. — Ah!
» ma bonne, tu vas encore me conter des
» histoires qui me font peur la nuit! — Je
» ne dis pas cela pour vous faire trembler,
» mais pour vous prouver qu'il faut se tenir
» en garde contre les magiciens, et ne pas
» être comme ces gens incrédules qui dou-
» tent de tout, lorsque nous avons tant
» d'exemples du pouvoir de la magie! Je
» ne vous citerai pas la maréchale d'Ancre;

» et Urbain Grandier, qui avait logé des
» diables dans le corps des religieuses Ur-
» sulines de Loudun : cela est trop épou-
» vantable; mais je vous conterai seule-
» ment ce qui arriva à un magicien appelé
» César Perditor : cela date de dix-sept ans
» environ; vous voyez, ma chère enfant,
» que ce n'est pas très-ancien.

» — Mais, ma bonne, si vous vous occu-
» piez de votre déménagement ! » dit Blanche, qui ne semble pas fort curieuse d'entendre l'histoire de Marguerite. — « Nous
» avons le temps, » répond la vieille servante en approchant sa chaise de celle de Blanche, enchantée de conter une histoire de sorciers, quoique cela la fasse frémir aussi. Marguerite commence aussitôt :

« Ce César était, dit-on, fort habile dans
» son art magique; il faisait tomber à vo-
» lonté la grêle et le tonnerre; il avait un
» esprit familier, et un chien qui portait
» ses lettres et lui en rapportait les répon-
» ses. A un quart de lieue de cette ville, du
» côté de Gentilly, il habitait une caverne

» dans laquelle il faisait voir le diable et
» toute la cour infernale!... Ah! ma pau-
» vre enfant! on dit qu'à une grande dis-
» tance de la caverne on entendait la nuit
» un bruit épouvantable!... Il composait
» des philtres pour donner de l'amour, et
» des images de cire, pour faire mourir en
» langueur les personnes dont c'était le
» portrait.

» Un jour,... non, ce devait être une
» nuit, un vieillard se rendit à la caverne,
» il paraissait souffrant et bien malheu-
» reux. Un grand seigneur, un libertin,
» enfin un mauvais sujet, lui avait enlevé
» sa fille, son unique enfant; le vieillard,
» dans son désespoir, et ne pouvant obte-
» nir justice, venait trouver le magicien,
» pour qu'il lui donnât le moyen de se ven-
» ger de celui qui l'avait outragé.

» — Ma bonne, il me semble que votre
» maître vous appelle, » dit Blanche en in-
terrompant Marguerite. — « Non, non,
» il ne m'appelle pas... Excepté à l'heure
» des repas, est-ce que M. Touquet a ja-

» mais besoin de moi? Or donc, nous di-
» sons que le vieillard alla trouver le ma-
» gicien, et que celui-ci lui promit son se-
» cours. En effet, on entendit cette nuit-là
» dans la caverne encore plus de bruit qu'à
» l'ordinaire; si bien que monsieur le lieu-
» tenant de police y envoya du monde, et
» que César fut pris et conduit à la Bastille,
» où bientôt après le diable vint l'étrangler.
» — Et le vieillard, ma bonne? — Il ne
» reparut plus à sa demeure : c'est que sans
» doute le diable l'emporta aussi, ou que
» le grand seigneur ayant appris ce qu'il
» allait faire chez le magicien;... mais on
» n'en sut pas davantage sur son compte.
» Cela vous prouve toujours, ma chère en-
» fant, combien il est dangereux de hanter
» ces gens-là... — Ma bonne, ce petit talis-
» man que vous m'avez donné, et que je
» porte sur moi, n'est donc pas l'ouvrage
» d'un sorcier? — Non, certes, ma petite!
» Ah! bien au contraire; c'est pour vous
» préserver de leurs embûches que je vous
» l'ai donné; il est sous la protection de ma

» patronne!.. Avec cela, ma chère Blan-
» che, vous pourriez aller, courir partout;
» votre innocence ne courrait aucun dan-
» ger. — Pourquoi donc alors mon bon ami
» ne me permet-il pas de sortir de ma cham-
» bre? — Ah! ma chère Blanche, c'est que
» M. Touquet ne croit pas aux talismans,
» et c'est bien malheureux pour lui! —
» Mais vous, Marguerite, qui avez peur
» de tout, pourquoi ne portez-vous pas un
» talisman semblable? — Ah! mon enfant,
» le vôtre consiste principalement à pré-
» server votre vertu,... et à mon âge on
» n'a pas besoin de talisman pour la défen-
» dre. — Ma vertu? Est-ce que les magi-
» ciens prennent la vertu des jeunes filles?..
» — Non-seulement les magiciens, mais
» les galans, les séducteurs, enfin tous les
» mauvais sujets dont M. Touquet vous
» parlait ce matin. — Et qu'est-ce que ces
» gens-là feraient donc de ma vertu? —
» Mon enfant, cela veut dire qu'ils cher-
» cheraient à vous tourner la tête, à vous
» donner le goût de la coquetterie, du

» désordre, des affiquets, du mensonge;...
» enfin, vous ne seriez plus alors la sage,
» la douche Blanche. — Ah! je comprends;
» mais, ma bonne, sans talisman, je crois
» bien que je n'aurais jamais ces goûts-là!..
» Je ne voudrais rien faire qui pût causer
» du chagrin à celui qui a pris soin de mon
» enfance!... qui a tant fait pour moi de-
» puis que j'ai perdu mon père!.. — C'est
» fort bien, mon enfant; mais avec un ta-
» lisman, voyez-vous.... Enfin je suis bien
» plus tranquille!... et si M. Touquet y
» croyait comme moi, il vous donnerait un
» peu plus de liberté. Ce n'est point que
» je le blâme de craindre pour vous les ten-
» tatives des mauvais sujets... Vous devenez
» chaque jour si jolie!... — Ma bonne, les
» mauvais sujets tourmentent donc les jo-
» lies filles?... — Hélas! oui, ma chère pe-
» tite, je m'en souviens!... et malheureu-
» sement les jolies filles écoutent volontiers
» les mauvais sujets! — Elles les écoutent
» volontiers, ma bonne?... Est-ce qu'ils
» parlent mieux que les autres hommes?

» — Non pas mieux ;... mais ils savent si
» bien dissimuler, ils ont la langue dorée,..
» les yeux trompeurs, les manières... Ah !
» que je suis contente que vous ayez un
» talisman !... — Mais, ma bonne, puisque
» je ne quitte pas ma chambre... — Sans
» doute !... Mais vous ne la garderez pas
» toujours ; et, sous ma surveillance, il me
» semble qu'on pourrait bien vous permet-
» tre de temps à autre une petite prome-
» nade. M. Touquet est sévère !... très-
» sévère !... Me faire changer de logement,
» parce que je me suis aperçue qu'il ne dort
» pas la nuit !... Est-ce ma faute à moi s'il
» ne dort pas ?... — M'empêcher d'ouvrir
» ma fenêtre... — Ah ! c'est qu'elle donne
» sur la rue... Et s'il savait que vous regar-
» dez si souvent à travers les carreaux !...
» Mais on ne peut guère vous voir... Ces
» vitres sont si petites, si rapprochées... —
» Oh oui !... c'est comme une grille !.. —
» Un père ne serait pas plus rigide !... —
» Ah ! Marguerite, il me tient lieu du
» mien ! — Oui,... oui,... je le sais bien, et

» cependant il n'est point votre parent,
» n'est-ce pas? — Non, Marguerite, je ne
» crois pas. — D'après ce que j'ai appris
» dans le quartier, avant d'entrer à son
» service, vous êtes la fille d'un pauvre gen-
» tilhomme, qui vint à Paris pour suivre
» un procès, il y a environ dix ans de cela...
» — Oui, ma bonne. J'avais alors cinq ans
» et quelques mois; il me semble cependant
» que je me souviens encore de mon père...
» Il était bien bon, il m'embrassait sou-
» vent... — Et votre mère, vous en souve-
» nez-vous? — Hélas! non; mais je crois
» me rappeler encore cette nuit où nous
» arrivâmes ici... Nous avions été long-
» temps en voiture, nous venions de bien
» loin. — Et M. Touquet vous logea, car
» alors il tenait des logemens;... ensuite?...
» J'étais bien lasse; on me donna à manger,
» puis on me coucha dans cette chambre...
» C'est toujours la même que j'ai occupée
» depuis! — Et après?... — Je ne revis
» plus mon père. Le lendemain, M. Tou-
» quet m'apprit qu'il était mort!... — Oui!

» bien malheureusement, dit-on ; il y avait
» alors, comme il n'y a que trop souvent
» encore, des combats la nuit entre des
» pages, des laquais et d'honnêtes bour-
» geois qui se voyaient en rentrant chez
» eux attaqués par ces scélérats maudits.
» Cette nuit-là, il se commit mille désor-
» dres dans les rues de Paris ; plusieurs
» personnes furent assassinées, et votre
» pauvre père, qui était sorti, fut en re-
» venant enveloppé dans une bagarre, et
» périt en voulant se défendre... Voilà tout
» ce que j'ai appris. En savez-vous davan-
» tage? — Non, Marguerite; d'ailleurs tu
» sais bien que mon protecteur ne veut pas
» que l'on parle de cela. — Oui, parce
» qu'il craint que cela ne vous fasse de la
» peine. — Il a daigné me garder près de
» lui, m'élever comme sa fille, me faire
» donner quelques talens... Aussi j'ai pour
» lui la plus vive reconnaissance. — Oh !
» oui, il s'est très-bien conduit !... Il vous
» aime, quoiqu'il ne soit pas caressant, ni
» expansif dans ses paroles; je suis bien

» sûre qu'il vous porte le plus grand intérêt. Il paraît qu'il n'a point l'intention » de se marier, quoiqu'il soit jeune encore ; » il est à son aise... plus même qu'il ne veut » le paraître... — Tu crois, Marguerite... » — Ah ! chut ! s'il savait que j'ai dit cela,.. » et que je l'ai aperçu quelquefois compter » de l'or, c'est pour le coup qu'il me renverrait ! — Tu l'as vu compter de l'or ? » — Je ne vous ai pas dit cela, mademoiselle... Non, non, je n'ai rien vu !... Ah ! » mon Dieu ! vous allez encore bavarder... » Je ferai bien mieux d'aller m'occuper de » mon déménagement. — Je vais avec toi, » ma bonne. — Venez, puisque vous le » voulez. »

Blanche suit Marguerite, qui monte à sa chambre, et soupire en songeant qu'il faut la quitter. Pour dissiper son chagrin, Blanche se hâte de transporter les meubles et les effets de la vieille servante dans la pièce qui est vis-à-vis. En vain Marguerite lui crie : « Doucement, mademoiselle, ne portez rien que je n'aie jeté de l'eau bénite

» partout. » Blanche, pour lui épargner de la fatigue, a bientôt terminé le déménagement, et Marguerite se décide enfin à entrer dans son nouvel appartement, qu'elle recommande de nouveau à sa patronne.

« Tu seras bien mieux ici, » lui dit Blanche, « cette chambre est plus commode, » plus grande. — Je la trouve fort triste, » moi, » dit Marguerite en jetant autour d'elle des regards craintifs. « Cette grande » alcôve,... cette tenture sombre,... ces » recoins... Ah! mademoiselle, voyez donc, » s'il vous plaît, s'il n'y a rien dans cette » grande armoire. »

Blanche court ouvrir l'armoire, et, après l'avoir visitée, rapporte à Marguerite un petit livre lourd de poussière.

« Voilà tout ce que j'ai trouvé, ma bon- » ne, » dit-elle en présentant le livre à la vieille, qui met ses lunettes et dit : « Voyons » un peu ce que c'est... »

Marguerite parvient, non sans peine, à lire : *Grimoire du sorcier Odoart, le fameux noueur d'aiguillettes.*

« Ah ! mon Dieu, » dit Marguerite en laissant tomber le livre, « je suis perdue si » ce sorcier-là a couché dans cette chambre-» ci. Miséricorde ! un noueur d'aiguillettes. » — Qu'est-ce que cela veut dire, ma bonne, » noueur d'aiguillettes ? — Cela veut dire,... » Cela veut dire, mademoiselle, un bien mé-» chant homme, qui n'aime guère son pro-» chain ; enfin, un homme qui jette des sorts » pour rendre son semblable malheureux. » — Ah ! c'est bien vilain, cela ; y a-t-il en-» core de ces noueurs d'aiguillettes ? — » Hélas ! oui, ma chère enfant, et ils jet-» tent toujours des sorts, car j'ai rencontré » dans ma vie plusieurs personnes qui » avaient été ensorcelées par eux. Brûlons » cela, brûlons bien vite. »

Marguerite s'empresse de jeter le grimoire dans la cheminée, où elle allume du feu ; puis elle commence des prières à sa patronne, et Blanche redescend se mettre à son ouvrage.

CHAPITRE IV.

Le chevalier Chaudoreille.

A peine Blanche et Marguerite avaient-elles quitté l'arrière-salle, que Touquet courut au-devant d'un homme qui entrait dans la boutique, en lui disant : « Arrive donc, » mon cher Chaudoreille, tu te fais bien » attendre ; et aujourd'hui justement j'ai » à te parler. »

Le nouveau personnage qui venait d'entrer chez maître Touquet était un homme de trente-quatre ans, mais qui en paraissait avoir au moins quarante-cinq, tant sa figure était fripée et ses joues creuses ; son teint jaune n'était relevé que par deux petits ronds écarlates, formés sur les pom-

mettes de ses joues, et qui, par leur éclat et leur luisant, trahissaient leur origine. Ses yeux étaient petits, mais assez vifs, et M. Chaudoreille les faisait rouler continuellement sans jamais les fixer sur la personne à laquelle il parlait; son nez court et retroussé contrastait avec la grandeur de sa bouche, que surmontait une immense moustache, rouge comme ses cheveux; tandis que sous la lèvre inférieure croissait une royale qui se terminait en pointe sur son menton.

La taille de ce cavalier n'allait pas à cinq pieds, et la maigreur de son corps paraissait plus sensible dans le juste-au-corps usé qui l'enfermait; les boutons de son pourpoint manquaient en plusieurs endroits, et quelques reprises mal faites semblaient prêtes à former des crevées. En revanche son haut-de-chausse, beaucoup trop large, donnait à ses cuisses un énorme volume, et les jambes qui en sortaient paraissaient encore plus grêles; car les bottes à entonnoir qu'il portait, retombant sur

sa cheville, ne pouvaient cacher l'absence du mollet. Ces bottes, d'un jaune foncé, avaient des talons de deux pouces de haut, et l'on y voyait constamment des éperons; le pourpoint et le haut-de-chausse étaient d'un rose passé, et accompagnés d'un petit manteau de même couleur, qui descendait à peine jusqu'à la taille; ajoutez à cela une fraise très-haute, un petit chapeau surmonté d'un vieux panache rouge, et posé sur l'oreille, une vieille ceinture en soie verte, une épée beaucoup plus longue qu'on ne les portait, et dont la poignée montait jusqu'à la poitrine, et l'on aura un portrait fidèle de celui qui se faisait appeler le chevalier de Chaudoreille, dont un léger accent gascon dénotait l'origine, et qui marchait la tête haute, le nez au vent, la main sur la hanche, le jarret tendu, comme prêt à se mettre en garde, et paraissant disposé à défier tous les passans.

En entrant dans la boutique, Chaudoreille se jette sur un banc, comme quel-

qu'un accablé de fatigue, et place son chapeau près de lui, en s'écriant : « Réposons-
» nous, sandis, jé l'ai bien mérité !.... ouf!
» quellé nuit ! grand Dieu, quellé nuit !

» — Et que diable as-tu donc fait cette
» nuit pour être si fatigué? — Ah! rien
» que d'assez ordinaire pour moi, il est
» vrai; rossé trois ou quatré grands drôles
» qui voulaient arrêter la chaise d'uné com-
» tesse, blessé deux pages qui insultaient
» uné jeuné fille !... donné un grand coup
» d'épée à un étudiant qui allait s'intro-
» duire par la fenêtre dans uné maison,
» livré au guet quatré voleurs qui allaient
» dévaliser un pauvré gentilhomme ;....
» voilà à peu près cé qué j'ai fait cette
» nuit.

» — Peste! » dit Touquet en laissant échapper un sourire ironique, « sais-tu bien,
» Chaudoreille, que tu vaux à toi seul trois
» patrouilles du guet ; il me semble que le
» roi ou M. le cardinal devraient récom-
» penser une conduite si belle en te nom-
» mant à quelque poste important dans la

» police de cette ville, au lieu de laisser un
» homme si brave, si utile, battre le pavé
» toute la journée et courir les brelans, les
» lansquenets, les tripots, pour tâcher d'y
» trouver un écu à emprunter.

« — Oui, » dit Chaudoreille, sans paraître faire attention à la dernière partie de la phrase du barbier, « jé conviens qué jé suis
» très brave, et qué mon épée a été bien
» souvent utile à l'état,.. c'est-à-dire aux
» opprimés; mais j'agis sans intérêt; jé cède
» aux mouvémens dé mon cœur... C'est
» dans le sang; cadédis! l'honneur avant
» tout!... et dans ce siècle-ci nous né badi-
» nons pas!... Jé suis ce qué l'on appelle à
» à la cour un *raffiné d'honneur;* un clin
» d'œil offensant, un salut un peu froid,
» un manteau qui vient froisser lé mien,
» zesté l'épée à la main, jé né connais qué
» cela! Jé mé battrais avec un enfant dé
» cinq ans, s'il me manquait!

» — Je sais que nous sommes dans un
» temps où l'on se bat pour une misère!..
» mais je n'ai jamais ouï dire que tes duels

» aient fait du bruit. — Qué diable, mon
» cher Touquet, les morts né peuvent pas
» parler, et ceux qui ont affaire à moi n'en
» reviennent jamais. Tu as entendu parler
» du fameux Balagni, surnommé lé Brave,
» qui fut tué en duel il y a une quinzaine
» d'années... Eh bien, mon ami, jé suis son
» élève, et son successeur !... — Il est mal-
» heureux pour toi de n'être pas venu au
» monde deux siècles plus tôt ; les tournois
» commencent à passer de mode,.. et les
» chevaliers qui redressaient les torts, pour-
» fendaient les géans, ne se voient plus...
» que dans les galeries de tableaux. — Il
» est certain qué si j'avais vécu du temps
» des croisades, j'aurais voulu rapporter
» dé la Palestine deux mille oreilles de Sar-
» rasins! mais ma chère *Rolande* y a été,...
» cette épée rédoutable qui mé vient d'un
» arrière-cousin, qui la tenait de Roland-
» le-Furieux... Elle a envoyé diablément
» dé gens dans l'autre monde!... — J'ai
» toujours peur qu'elle ne te fasse tomber,
» elle me semble bien grande pour toi. —

» Elle a cependant raccourci d'un pouce
» depuis qué jé l'ai, et cela à force d'avoir
» servi. Pour peu qué jé continue de ce
» train, elle deviendra un petit stylet. —
» Laissons là tes prouesses, Chaudoreille,
» j'ai à te parler de choses plus intéressan-
» tes. — Si tu voulais mé raser d'abord,
» j'en ai grand bésoin; ma barbe pousse
» deux fois plus vite la nuit, quand jé né
» soupé point la veille... — Il paraîtrait,
» alors, que tu as fait diète depuis quel-
» ques jours. »

Pendant que le barbier prépare tout ce qui est nécessaire pour raser Chaudoreille, celui-ci détache son épée; et, après avoir fait le tour de la boutique en cherchant un endroit qui lui paraisse convenable pour l'y mettre, se décide à la garder sur ses genoux; il se débarrasse de son manteau, puis il ôte la fraise un peu fanée qui entoure son cou, et abandonne sa petite figure maigre et originale aux soins de Touquet, qui s'avance armé du bassin et de la savonnette.

Le barbier commence par prendre et jeter dans un coin de la boutique la longue rapière que Chaudoreille tenait avec respect sur ses genoux. Le chevalier fait un mouvement de désespoir en s'écriant : « Qué fais-tu, malheureux? tu vas briser » *Rolande !..* l'épée du neveu de Charle- » magne!... — Si c'est une bonne lame, » elle ne se brisera pas. Comment veux-tu » que je te rase, si tu conserves cette » grande pertuisane sur tes genoux... — Il » fallait au moins la prendre avec précau- » tion... Sandis! tu es presque aussi vif » qué moi... — Veux-tu te faire couper » les moustaches? — Eh non! jamais!... » un chevalier sans moustache! y penses-tu? » veux-tu qu'on mé prenne pour uné jeuné » fille?... — Je ne pense pas qu'on s'y » trompe. — C'est égal : jé tiens essentiel- » lément à mes moustaches... et la royale..... » Cela fait bien,... cela donne un air mâle..... » Ah! le roi François premier savait bien » cé qu'il faisait en portant cé petit bouquet » au menton..... Né trouves-tu pas qué j'ai

» un faux air de ressemblance avec cé roi?
» —Très-faux, en effet ; car je défie à qui
» que ce soit de s'en apercevoir. Mais ve-
» nons à mon affaire : j'ai à t'employer... ;
» tu es libre de ton temps?.. — Libré...
» oui, c'est-à-dire, pour toi il n'est rien qué
» jé n'abandonne... J'ai bien deux ou trois
» rendez-vous amoureux et cinq à six affai-
» res d'honneur... Mais céla peut se re-
» mettre... — Il y aura quelques pistoles à
» gagner. — Jé suis homme à me mettre
» dans lé feu pour t'être utile. — Ce n'est
» pas positivement moi que cela regarde...
» — Oui, j'entends!.... des missions déli-
» cates..... Tu sais qué je t'ai déjà servi en
» mainte circonstance... — J'espère que
» tu seras plus adroit cette fois ; car la ma-
» nière dont tu t'es conduit dans les der-
» nières affaires où je t'ai employé, ne de-
» vrait pas m'engager à me servir encore
» de toi. — Ah! mon cher Touquet!.. né
» sois pas injuste! Il mé semble qué jé m'en
» suis passablement tiré : d'abord tu mé
» charges de porter uné lettre à uné démoi-

» selle sans qué les parens le sachent... —
» Oui, et tu remets positivement le billet à
» sa mère... — Qué diablé! pouvais-je de-
» viner?.. Cette femme avait du rouge,
» des fleurs, des dentelles,... un corset qui
» lui rendait la taille dé la grosseur dé mon
» pouce!.... j'ai cru qué c'était la démoi-
» selle! Avec leurs cerceaux, leurs vasqui-
» nes, leurs plombs, leurs immenses coif-
» fures! il né sera bientôt plus possible dé
» distinguer lé sexe. — Une autre fois, je
» te dis de feindre une querelle avec un de
» tes amis, afin d'amasser du monde dans
» la rue et de faire arrêter la chaise d'une
» jeune femme à laquelle on voulait parler...
» Tu te fais donner deux ou trois soufflets,
» et tu te sauves!.. — Ah! mon ami, né
» t'en prends qu'à ma bravoure!.. jé savais
» bien qué la querelle n'était qué feinte;
» malgré céla, au troisième soufflet, jé sen-
» tis lé sang qui mé montait au visage; et
» je m'en allai dé peur dé me fâcher... —
» Cette fois, j'espère, tu te conduiras
» mieux... — Parle, as-tu besoin dé mon

» bras, dé ma valeur?... — Non, Dieu
» merci, je ne mettrai pas ta valeur à l'é-
» preuve!.. L'affaire est fort simple et ne
» te coûtera pas grand effort de génie!..
» — Tant pis!.. jé jure par Rolande, qué
» jé mé sentais disposé à braver tous les
» périls... Prends gardé, mon ami, tu ap-
» proches ton rasoir dé mon nez... Tu vas
» finir par m'en emporter un morceau et
» céla ôtérait du charme à ma physiono-
» mie... — Ne craignez rien, valeureux
» Chaudoreille, je respecterai votre fi-
» gure!.. ce serait dommage de la gâter. —
» Oui, certés,... et cela ferait pleurer plus
» d'uné grandé dame, qui daigne avoir des
» bontés pour ton serviteur...—Ces grandes
» dames-là devraient bien te faire présent
» d'un autre pourpoint, car le tien a bien
» gagné sa retraite!.. — Mon cher, l'amour
» né s'arrête point à dé telles vétilles!.. je
» plais, avec ou sans pourpoint!.. c'est la
» tournuré qui fait tout!.. et jé dame lé
» pion à plus d'un cavalier couvert d'ori-
» peaux et dé fanfréluches; d'ailleurs si jé

» voulais des dentelles, des manchettes!
» des colifichets!.... jé n'aurais qu'un sou-
» rire à donner!.. Ah! mon Dieu!.. prends
» donc garde, mon cher Touquet,... voilà
» lé chien du voisin qui prend ma fraise.....
» Ah! lé pendard... Il la tient dans sa
» gueule!.. — Il faut la lui reprendre...
» — Céla t'est bien facile à dire... Cé mau-
» dit chien mord tout lé monde. »

Chaudoreille se lève à moitié rasé, et court prendre son épée qu'il tire du fourreau; mais, pendant ce temps, le chien sort de la boutique en emportant la fraise, et le chevalier gascon le poursuit dans la rue, en s'écriant : « Ma fraise!... sandis, ma fraise!... Arrêtez lé voleur. »

Les cris de Chaudoreille font courir le chien plus vite; et les passans regardent avec étonnement cet homme, à moitié déshabillé, une joue rasée et l'autre couverte de savon, qui court l'épée à la main en criant au voleur. Les badauds s'amassent, car il y en avait déjà en mil six cent trente-deux; ils suivent Chaudoreille pour con-

naître l'issue de l'aventure ; les enfans jettent des pierres au chien, et celui-ci redouble de vitesse, enfile une allée, et disparaît aux regards de Chaudoreille, qui, n'en pouvant plus, s'arrête enfin en poussant un gros soupir. Sa colère redouble quand il s'aperçoit que tout le monde rit en le regardant ; il jure alors,... mais assez bas pour que personne ne puisse l'entendre ; et, se faisant jour à travers la foule qui l'entoure, il regagne tristement la maison du barbier.

« Il faut que tu sois fou pour courir » ainsi dans la rue, » dit Touquet, qui s'impatientait pendant la course de Chaudoreille ; « tu mériterais que je n'achevasse » point de te raser. — Eh, cadédis ! cela » t'est bien aisé à dire !... jé suis volé,... uné » fraise magnifique !... — Tu en mettras » une autre. — Jé n'en ai pas d'autres ! — » Avec un sourire, tu auras tout ce que tu » voudras. — Oui, mais jé né suis pas en » train dé faire des sourires ! — Allons, » calme-toi ; si notre affaire réussit, comme

» je n'en doute point, je te donnerai quel-
» ques écus avec lesquels tu auras bien
» d'autres collets, car les fraises ne sont
» plus de mode. »

Cette assurance adoucit un peu le chagrin de Chaudoreille, et il se rassied pour qu'on achève de le raser.

« Tu iras aujourd'hui dans la Cité, » reprend le barbier, en achevant la toilette du chevalier, « dans la rue de la Calandre;
» tu entreras dans la boutique d'une par-
» fumeuse ; c'est à peu près au milieu de
» la rue... — Oui, oui, jé la connais !...
» c'est là qué jé mé fournis. — Tant mieux,
» l'accès t'en sera plus facile, et tu dois
» connaître alors la jeune fille que je vais
» te dépeindre : vingt ans, taille moyenne,
» tournure leste, cheveux bruns, les yeux
» noirs et assez éveillés?... — Écoute, jé
» né crois pas qué jé la connaisse, vu qué
» depuis deux ou trois ans jé n'ai point
» acheté dé parfumérie, parcé que les
» odeurs mé font mal aux nerfs. — Si tu
» pouvais, Chaudoreille, te dispenser avec

» moi de mentir à chaque minute, cela me
» ferait grand plaisir. — Qu'entends-tu
» par-là?... moi mentir! sandis, jé té jure
» par Rolande!.... — Tais-toi, et écoute :
» un grand seigneur est amoureux de cette
» jeune fille, dont je viens de te faire le
» portrait... Ce grand seigneur est le mar-
» quis de Villebelle... — Peste, lé marquis
» de Villebelle!... c'est un gaillard qui fait
» parler de lui;... jé suis enchanté dé tra-
» vailler pour un homme dé cetté trempe...
» Il est aussi brave qué généreux :... c'est
» un roué dans mon genre!... jé veux lui
» donner des preuves dé mon zèle et dé mon
» génie. — Il faudrait commencer par re-
» tenir ta langue : songe bien que la moin-
» dre indiscrétion te coûterait cher; je ne
» t'aurais point appris le nom de celui qui
» nous fait agir, si la jeune fille ne l'eût
» pas su; mais comme elle pourrait elle-
» même te le nommer, il vaut mieux que
» tu l'apprennes par moi.... Souviens-toi
» encore que c'est moi qui t'emploie, et
» non pas le marquis. Je pourrais moi-

» même m'acquitter de la commission dont
» je te charge ;... mais je commence à avoir
» une réputation de probité, de sagesse ;
» on pense généralement que, revenu
» des erreurs de ma jeunesse, je ne me
» mêle plus d'intrigues, et je tiens à ne
» point détruire cette bonne opinion que
» dans le quartier on a maintenant de
» moi... — Ah ! coquin !... tu es malin
» comme un singe,... tu n'en fais que mieux
» tes affaires !... et ton air froid et sévère
» trompe bien des gens ! Tu as raison, san-
» dis, il faut dissimuler !... c'est l'essence
» dé l'intrigue, et jé veux tâcher dé né
» plus avoir l'air si libertin et si roué, afin
» dé mieux empaumer les pétites innocen-
» tes. »

Le barbier hausse les épaules et fait un mouvement d'impatience qui rapproche de nouveau la lame de son rasoir du nez de Chaudoreille, dont le visage devient encore plus blême, excepté la partie de ses joues dont le coloris semble inamovible.

« Malédiction ! » s'écrie Touquet en re-

tenant d'une main Chaudoreille par le bout de son nez pour l'empêcher de remuer, et achevant de l'autre main de le raser ; « ne » pourras-tu jamais te tenir tranquille, et » ne point trembler devant la lame de mon » rasoir?... Tu mériterais d'être balafré par » toute la figure. Allons, lève-toi,.... c'est » fini.

» — Grand merci, » s'écrie Chaudoreille, qui respire plus librement. « Jé suis accom- » modé comme un chérubin ! Oh ! tu as la » main aussi habile qué légère... Cela fait » soixante-dix-sept barbes qué jé té dois....

» — C'est bon, nous compterons cela » plus tard... — Jé sais qué tu t'en rappor- » tes à moi.... Tu n'es pas commé cé bar- » bier qui rase à crédit un dé mes amis, et » qui lui fait une entaille chaqué fois, afin, » dit-il, dé marquer les barbes.

» — Avant qu'il ne vienne du monde, » convenons de nos faits.... — Parlé tou- » jours, jé t'écoute en mé débarbouillant... » — Tu iras donc chez la parfumeuse, et » tout en achetant quelque chose... — Ah !

» oui, une collerette, ou une fraise, par
» exemple... — N'importe... — Jé trouve
» qué lés fraises me vont mieux... — Tais-
» toi donc, maudit bavard! il ne s'agit pas
» ici de ta figure. Tu lieras conversation
» avec la jeune fille que je t'ai dépeinte;
» tu lui diras que M. le marquis est amou-
» reux d'elle, au point de faire des folies...
» — Oui, jé lui dirai qu'il veut sé poignar-
» dér à ses yeux si ellé né sé rend pas... —
» Il n'est pas question de se tuer... Imbé-
» cile, beau moyen pour séduire une gri-
» sette!.... — Moi jé né les séduis jamais
» autrément!.. — On parle de cadeaux, de
» bijoux, de présens; cela les attendrit
» beaucoup plus vite... — Chacun sa mé-
» thode! moi jé né les attendris jamais avec
» céla. Au reste; jédirai tout cé qué tu vou-
» dras, jé ferai lé marquis généreux et ma-
» gnifique comme un enfant de la Gas-
» cogné... — Enfin tu demanderas, au nom
» du marquis, un rendez-vous pour demain
» soir... — Où céla?... — Où tu voudras,...
» mais de préférence dans un quartier peu

» fréquenté... — Fort bien ; ensuite ?.. —
» Oh ! le reste me regarde... — Un mo-
» ment : si la pétite né voulait pas accorder
» un rendez-vous ?.... — Y penses-tu ! une
» fille de boutique qui sait qu'elle a plu
» au noble seigneur de Villebelle !.... Je
» suis certain qu'elle grille déjà d'impa-
» tience de ne point voir arriver quelque
» messager. Il faudrait que tu t'y prisses
» bien maladroitement pour ne point réus-
» sir... — Sois tranquillé, jé né suis pas
» un bélitre, jé m'en flatte, et jé veux qué
» cette affaire mé mette dans les bonnes grâ-
» ces du marquis... — Encore une fois, ce
» n'est point à lui, mais à moi que tu auras
» affaire ; et s'il t'échappe par la ville un
» seul mot sur cette aventure, si tu as le
» malheur de parler du marquis, songe
» qu'alors la lame de mon rasoir ne laissera
» pas entière cette figure dont tu parais
» faire tant de cas. »

Les yeux du barbier annonçaient la ferme détermination de tenir sa promesse ; Chaudoreille s'empressa d'aller ramasser son épée

et de la rattacher à son côté en murmurant :
« Oui, sans douté, jé fais cas dé ma figure,
» elle en vaut bien la peine, et jé lui dois
» dé bien heureux momens !... Cé diablé
» de Touquet plaisanté toujours. Mais, en-
» tre amis, on né doit point sé fâcher ; nous
» connaissons tous deux notré mutuelle
» bravoure ; il est donc superflu dé nous
» en donner des preuves... Jé té jure par
» Rolande la plus grandé discrétion, et tu
» sais si l'on peut compter sur moi, cé n'est
» pas d'aujourd'hui qué tu mé connais ;... il
» y a uné quinzaine d'années qué nous som-
» mes unis par l'amitié !... Nous sommes
» deux gaillards qui avons fait des nôtres !...
» Qué d'intrigues conduites à bien par no-
» tré talent !... sans compter nos prouesses
» personnelles. Toi, bâti en Hercule !... fi-
» gure à l'antique !.. tournuré noble... tu
» étais adoré des grandes dames,... c'est-à-
» dire des femmes d'uné grande laille. Moi,
» plus petit, mais bien fait, physionomie
» plus moderne, jé mé retire sur la grâce
» et la légéreté. L'amour né t'a jamais beau-

» coup occupé !... Tu préférais l'argent !..
» Ah ! l'argent et lé jeu !.. c'étaient là tes
» délices ; moi, j'aimé aussi lé jeu, jé l'a-
» voue, jé suis d'uné terriblé force au pi-
» quet !.. Mais la galanterie emploie une
» grande partie dé mes momens !.. Jé né
» puis m'en défendre ! j'aimé les femmes !..
» et cela n'est pas étonnant, je suis leur
» enfant gâté ; elles ont semé dé fleurs lé
» sentier dé ma vie !... Sans compter toutes
» cellés qué jé dois cueillir encore !.. Jé leur
» ai dédié mon cœur et mon épéc !.. Mais
» l'amour et la valeur né conduisent pas
» toujours à la fortuné !... Tu l'as attrapée
» plus vité qué moi, et jé t'en fais mon com
» pliment !.. Pendant qué jé courais sur les
» traces d'uné Vénus, tu faisais réussir sans
» moi quelque intrigue bien embrouillée !..
» Car enfin, cette maison né t'appartenait
» point jadis ! et maintenant t'en voilà pro-
» priétaire. Elle né t'est pas tombée des
» nues !...

» — De quoi te mêles-tu ? » dit le barbier avec l'accent de la colère, « que t'importe

» comment j'ai acquis cette maison ?....
» Quand je t'ai employé, ne t'ai-je pas
» payé !... et souvent bien plus que tu ne
» le méritais !.. Je te l'ai déjà dit, Chau-
» doreille, si tu veux que nous restions
» amis, si tu es bien aise que je te fasse
» gagner parfois quelques écus, ne recom-
» mence plus tes sottes questions, et ne
» cherche jamais à savoir ce que l'on ne
» juge pas à propos de te confier; autre-
» ment je te mets à la porte de chez moi,
» et tu n'y rentreras jamais !

» — Eh ! là, là !.. sandis !.. c'est un petit
» Vésuve !... cé cher Touquet !.. Peste ! si
» jé mé laissais aller comme toi à ma cha-
» leur naturelle, nous férions dé bellés
» choses ! C'est fini, *motus* sur cé sujet. Mé
» voici habillé... Il né mé manque qué ma
» fraise... Comment ferai-jé pour sortir
» sans cela... — Tu es bien sorti tout à
» l'heure à moitié déshabillé... — Mais tout
» à l'heure j'avais l'épée à la main, et dans
» ces momens-là jé né vois rien qué ma
» victime. C'est égal, jé férai monter mon

» manteau un peu plus haut. Ah! j'ou-
» bliais l'essentiel..... Pour qué j'achète
» quelqué chose dans la boutique dé la pe-
» tite, il mé faut dé l'argent, et jé suis à
» sec dans cé moment.

» — Tiens, prends ces dix écus, c'est un
» à-compte sur ce que je te donnerai si tu
» remplis bien mes intentions... — C'est
» une affaire faite!.. » dit Chaudoreille en prenant l'argent et en tirant de sa ceinture une vieille bourse de soie, jadis rouge, dans laquelle il place un à un, et avec certain air de respect, les dix pièces que le barbier vient de lui donner.

« Il est encore trop matin, » dit Touquet, « pour que tu te rendes chez la par-
» fumeuse; ces dames n'ouvrent point leur
» boutique d'aussi bonne heure que nous.
» En attendant le moment de faire ta com-
» mission, ne pourrais-tu pas monter chez
» Blanche et lui donner une leçon de mu-
» sique.... Cela la distrairait; et je conviens
» qu'elle ne doit pas s'amuser beaucoup
» dans sa chambre, où elle ne voit que
» Marguerite. »

Au Nom de Blanche, Chaudoreille a levé les yeux au ciel et poussé un soupir qu'il étouffe aussitôt en s'écriant : « A propos, » comment sé porte-t-elle, cetté jolie en- » fant ? J'allais té demander de ses nouvel- » les, car il y a un siècle que je né l'ai vue. » Elle se porte fort bien ; mais elle s'en- » nuie,... elle voudrait sortir... — Qué » diable aussi, pourquoi né m'envoies-tu » pas plus souvent lui ténir compagnie.... » Jé l'amuserais, cetté bellé Blanche, et jé » lui pincerais quelqué chose. — Je ne suis » pas persuadé que tu l'amuserais beau- » coup. Blanche dit que tu lui chantes tou- » jours la même chose, et qu'elle en sait » maintenant autant que toi sur le sistre. — » Commé ces jeunés filles ont de l'amour- » propre !... Jé conviens qu'elle a fait des » progrès rapides, et céla n'est pas éton- » nant, j'ai uné manière d'enseigner qui « rendrait un âne en état de filer des sons!.. » D'ailleurs, la pétite a de l'intelligence ;.. » mais jé mé flatte qué jé puis encore lui » en apprendre long. — Chaudoreille, je

» t'ai donné une grande preuve de confiance
» en te permettant de voir Blanche; tu m'as
» juré de ne jamais parler de sa beauté. —
» Sois donc tranquille; quand par hasard
» on mé demande si jé connais cetté jeune
» fille dont tu prends soin, jé réponds,
» comme nous en sommes convenus, qué
» jé l'ai aperçue trois ou quatre fois, qu'elle
» n'est ni bien ni mal,... dé ces figures
» dont on né dit rien. — C'est bien. Si l'on
» se doutait que cette maison renferme une
» des plus jolies femmes de Paris, je n'au-
» rais plus un moment de tranquillité. Sans
» cesse assailli par une foule de galans, de
» roués, de libertins, je verrais cette de-
» meure devenir le rendez-vous de tous les
» mauvais sujets du quartier; je ne pour-
» rais m'éloigner un moment sans que l'un
» d'eux ne cherchât à s'introduire près de
» Blanche, et la surveillance de Margue-
» rite serait insuffisante ainsi que la mienne
» pour déjouer toutes les entreprises des
» galans : c'est pour n'avoir point tout ce
» tracas, que je dérobe Blanche aux re-

» gards des curieux. — Oh! dé cé côté,
» tu fais fort bien, et jé t'approuve!... Il
» né faut point la laisser voir,... la laisser
» sortir uné minute!.. Si tu veux, jé dirai
» partout qu'elle est horrible, borgne, boi-
» teuse et bossue... — Non, non, il ne faut
» jamais outrer les précautions, et tomber
» dans un excès contraire!.. — C'est qu'il
» serait si douloureux qué quelque misé-
» rable aventurier nous enlevât cette bellé
» fleur... — Comment! nous enlevât? —
» Je veux dire t'enlevât!... C'est par l'inté-
» rêt qué jé lui porte... C'est vraiment un
» bijou!... la candeur, l'innocence du pre-
» mier âge!... Ah! sandis! qué tu es heu-
» reux, *Touquette!* C'est pour toi, jé gage,
» qué tu gardes cé trésor!..

» — Pour moi!.. » dit le barbier en fronçant le sourcil; puis il se fait un moment de silence, pendant lequel Chaudoreille, placé devant un petit miroir, ne s'occupe qu'à étudier des sourires et des clignemens d'yeux.

« Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas les

» questions, » répond enfin Touquet;
« mais je vois que tu seras incorrigible,
» jusqu'à ce que tes épaules aient senti la
» force de mon bras... — Toujours des
» plaisanteries!... Tu es bien l'homme lé
» plus ironique!.. — Allons, monte chez
» Blanche; tu y resteras trois quarts
» d'heure; tu sortiras par l'allée; je ne
» veux pas que les gens qui seront ici te
» voient venir de l'intérieur de ma maison.
» Tu iras où je t'ai dit, et tu viendras me
» rendre compte du résultat de ta démar-
» che... — A l'heure dé ton dîner?.. —
» Non, ce soir, à la brune. — Commé tu
» voudras.. Ah! mon Dieu! j'y pense, com-
» ment monter sans fraise chez ma jeune
» écolière?... — Est-ce que cela t'empê-
» chera de chanter? — Non, mais la dé-
» cence;.. cé col nu... prête-moi uné col-
» lerette... quelqué chose... — Morbleu!
» faut-il tant de façons!... et penses-tu que
» Blanche fasse beaucoup attention à ta
» figure! — Ma figure!.. ma figure!.. Il
» semblerait à t'entendre qué je suis un

» Albinos... — Voilà du monde,.. va-t'en. »

Le barbier pousse Chaudoreille dans le corridor, d'où celui-ci, après être resté un quart d'heure à chercher de quelle manière il tiendrait son manteau, se décide enfin à monter chez son écolière.

CHAPITRE V.

La leçon de musique.

Blanche travaillait, assise contre sa fenêtre, dont les petits carreaux, un peu noirs, permettaient à peine de distinguer dans la rue. Cependant de temps à autre Blanche y jetait un coup-d'œil pour se distraire, non qu'elle fût triste et qu'elle eût des chagrins; mais une jeune fille qui approche de seize ans, éprouve au fond de l'ame un certain vide, des désirs vagues, dont elle ne peut pas bien se rendre compte; elle soupire, elle devient rêveuse, un rien la trouble; le moindre bruit, le son d'une voix qu'elle ne connaît pas, fait plus vite palpiter son cœur; elle se regarde plus souvent dans son

Digitized by Google

miroir, elle prend plus de soin de sa toilette, et pourtant il n'y a personne encore quelle veuille charmer. Mais un instinct secret lui donne l'envie de plaire, parce qu'elle commence à sentir le besoin d'aimer, et tout cela cause des rêveries et fait soupirer sans qu'on sache pourquoi,... du moins dans ce temps-là. Quant aux jeunes filles de ce temps-ci elles rêvent aussi, mais on assure qu'elles soupirent moins.

Le caractère du barbier, son air froid et sérieux lorsqu'il était devant Blanche, n'engageait pas à la confiance, et imposait à la jeune fille, dont le cœur ingénu semblait chercher un ami ; elle avait pour Touquet du respect, de l'obéissance ; elle le regardait comme son bienfaiteur, mais ne pouvait causer librement avec lui, car les réponses laconiques du barbier annonçaient toujours peu d'envie d'engager un long entretien. En revanche Marguerite était fort causeuse, elle aurait volontiers passé une journée entière à babiller ; mais Marguerite ne parlait que de sorciers, de magi-

ciens, de voleurs, et cela n'amusait pas Blanche, qui préférait à ces histoires effrayantes, un doux tenson d'amour, ou un conte de chevalerie; car les chevaliers étaient très-forts sur l'amour, et ce n'était pas la moindre prouesse d'un Paladin que d'être pendant vingt ans fidèle à sa dame.

Blanche rêvait donc, lorsqu'on frappa doucement chez elle, et bientôt la petite tête de Chaudoreille parut entre la porte et la muraille, et prononça d'un ton mielleux : « Peut-on entrer, intéressante écolière?.. »

Blanche lève les yeux, et part d'un éclat de rire en apercevant la mine du chevalier : c'était l'effet ordinaire que sa présence produisit sur la jeune fille. « Entrez, entrez, mon cher maître, » dit-elle en se levant pour saluer Chaudoreille, qui se montre allors entièrement dans l'appartement, et fait à Blanche trois saluts si profonds, que chaque fois son épée tombe en avant, et qu'en se redressant il est obligé de faire rentrer Rolande dans le fourreau.

« J'ai tellément l'habitude dé la tirer, »

dit Chaudoreille en remettant son épée, « qu'elle né veut plus rester deux heures » tranquille dans sa gaîne... Allons, calmé- » toi, Rolande, tu sais bien, ma chère com- » pagne, qué la nuit né sé passera pas sans » qué jé té donne dé l'occupation. — Com- » ment monsieur Chaudoreille, vous vous » battez tous les jours? — Qué voulez-vous, » bel ange, c'est mon élément; jé né pour- » rais pas dormir si jé n'avais pas tiré l'é- » pée, et jé tomberais malade si j'étais trois » jours sans débarrasser la terre de quelque » insolent ou de quelque rival!... — Ah! » mon Dieu!.. — Mais laissons cé sujet, et » parlons dé vous, délicieuse créature!... » Vous mé paraissez encore embellie, en- » core plus fraîche;.. c'est lé bouton qui » sé développe, c'est la fleur qui veut » éclore,.. c'est le fruit qui... Du reste » vous vous portez bien? — Très-bien. » Venez-vous me donner une leçon de mu- » sique? — Oui, si vous voulez bien lé » permettre. Il y a fort long-temps qué jé » n'ai eu cé bonheur. — J'espère que vous

» allez m'apprendre quelque chose de nou-
» veau ? —Sandis, jé né suis pas au bout de
» mon rouleau! d'ailleurs, à défaut dé nou-
» veautés, vos beaux yeux mé feraient
» improviser une ballade en soixante cou-
» plets. »

Blanche va prendre le sistre et le présente à Chaudoreille, qui le reçoit en levant les yeux aux ciel et en poussant un gros soupir.

« Seriez-vous malade, monsieur Chau-
» doreille, » demande la jeune fille étonnée de ce gémissement. — « Non jé né suis
» point malade.. et cépendant jé né suis pas à
» mon aise, » répond Chaudoreille en risquant les clignemens d'yeux et les sourires qu'il a étudiés devant la glace.

« Vous semblez respirer difficilement,
» reprend Blanche, peut-être votre souper
» d'hier n'aura pas bien passé ! — Pardon-
» nez-moi !... Jé vous juré qu'il né m'en
» resté pas le moindre vestige !... J'ai les
» indigestions en horreur ! Fi donc !... jé
» né mé mets jamais dans le cas d'en avoir.

» — Chantez-moi ce que vous devez m'ap-
» prendre, cela vous remettra.

» —C'est l'innocence même, » se dit Chaudoreille en accordant le sistre, « elle né dé-
» vine pas ce qui mé fait soupirer; malgré
» cela jé m'aperçois qu'elle me voit avec
» plaisir... Patience, avant peu son cœur
» parlera... et jé serai son vainqueur. »

Blanche a repris son ouvrage; Chaudoreille s'assied près d'elle, et, après avoir passé un quart d'heure à accorder le sistre, tousse, crache, se mouche, se retourne sur sa chaise, arrange son manteau, tourne sa bouche, passe sa langue sur ses lèvres, et commence enfin, d'une voix grêle qui perce les oreilles, une vieille complainte que Blanche a entendue cent fois.

« Je connais cela, mon cher maître, » dit-elle en interrompant Chaudoreille au milieu du point d'orgue, qu'il paraissait vouloir pousser très-loin; « c'est une des
» trois que vous m'avez apprises. — Vous
» croyez?.. — Tenez, je vais vous la chan-
» ter. »

Blanche prend l'instrument, et s'accompagnant avec grâce, sa voix mélodieuse donne du charme à la vieille complainte. « En effet, dit Chaudoreille, c'est bien » cela.,... vous faites exactément les passa- » ges comme moi ; il mé semble qué jé m'en- » tends....

» —Apprenez-m'en donc une autre, » dit la jeune fille en lui rendant l'instrument ; et Chaudoreille entonne un virelai sur les hauts-faits de Pepin-le-Bref. « Je le sais en- » core, » dit Blanche en l'arrêtant. — « En » cé cas, jé vais vous chanter une char- » manté villanelle... — Mon Dieu ! ce sera » la troisième que vous m'avez apprise... » Vous n'en savez donc pas d'autres? — » Pardonnez-moi ; mais comme un maudit » chien m'a emporté ma fraise pendant » qu'on me rasait, jé né puis pas risquer » une chanson nouvelle, ayant le col nu,... » cela gêne les moyens ; au reste, la villa- » nelle est toujours uné nouveauté, puis- » qué chaqué fois qué jé la chante, j'y » fais des variations.... — Allons, je vous

» écoute, » dit Blanche en jetant les yeux sur la rue. Chaudoreille pousse un nouveau soupir, et, après avoir pris la position qui lui semble la plus favorable pour faire valoir ses grâces, commence la villanelle qu'il chantait à Blanche chaque fois qu'il lui donnait leçon.

« J'ai perdu ma tourtérelle,
» Est-cé point elle qué j'oi?
» Jé veux aller après elle...
» Tu régrettes ta fémelle!
» Hélas! aussi fais-jé moi!...
» J'ai perdu ma tourtérelle. »

Dans ce moment des chanteurs ambulans passaient dans la rue. Ils s'arrêtent devant la maison du barbier, et, en s'accompagnant de leurs mandolines, font entendre des chants italiens. Blanche prête l'oreille : cette musique, bien différente de celle que lui fait entendre son maître de sistre, émeut délicieusement son cœur, et elle s'écrie, en s'approchant de la fenêtre : « Ah! que c'est joli!

» —Oui, sans doute, c'est joli, » dit Chau-

doreille, qui croit que la jeune fille parle de la villanelle, « mais aussi il faut bien sai-
» sir l'expression qué j'y donne... Remar-
» quez bien : *J'ai perdu ma tourtérelle...* ;
» l'accent déchirant dé la douleur ; levez les
» yeux au ciel, en marquant la mésure du
» pied gauche : *Est-cépoint elle qué j'oi?...*
» Un petit son flûté, et faites un mouve-
» ment de surprise en soutenant le fausset...
» *Je veux aller après elle...* Un air égaré,
» et toujours la même batterie avec le pouce
» et l'index... *Tu régrettes ta fémelle !...*
» Ceci demande beaucoup d'expansion :
» *Tu régrettes,...* cadence perlée, *ta fé-*
» *melle....* ; enflez lé son et montez tou-
» jours....

» —Ah! que je serais contente d'avoir sou-
» vent une pareille musique, » dit Blanche, qui ne fait pas attention à ce que dit Chaudoreille, et n'écoute que les Italiens.

« — Jé voudrais bien aussi vous donner
» leçon tous les jours, séduisante jouven-
» celle!... mais les occupations qui m'acca-
» blent!... et puis maître Touquet né per-

» met pas souvent qué l'on jouisse de votre
» vue..., et loin dé vous jé chante sans
» cesse : *Tu régrettes ta fémelle....*

» — C'est une barcarolle, n'est-ce pas,
» monsieur? — Non, ma belle amie, cela
» s'appelle uné villanelle; chant favori de
» nos anciens troubadours, et des bergers
» qui pleurent leurs bergères. — Quel
» dommage que je ne sache pas l'italien!...
» —Comment! l'italien? pour dire : *N'est-*
» *cé point elle que j'oi?...*

» —Taisez-vous!.. taisez-vous!.. ils chan-
» tent du français maintenant, » dit Blanche en se collant contre les carreaux de sa fenêtre, et faisant de la main signe à Chaudoreille de ne point bouger.

« Qu'est-ce à dire, » s'écrie le maître de sistre en se levant avec surprise. « Qué jé
» mé taise!.... est-cé qué cela vous émeut
» trop?... Au diable les chanteurs des rues
» qui vous empêchent de m'entendre!... Jé
» né sais qui mé tient qué j'aillé les chasser
» à grands coups d'épée dans les reins.

» —Si j'osais ouvrir ma fenêtre, dit Blan-

» che en soupirant !... mais non, M. Tou-
» quet me l'a bien défendu !... Le joli air !...
» ah ! je m'en souviendrai... *J'aime, et c'est*
» *pour la vie... ma mie est tout pour moi.*
» Voilà bien le refrain.

» — Non pas, divine Blanche ; voici les
» paroles : *J'ai perdu ma tourtérelle, n'est-cé*
» *point elle qué j'oi !* »

Les chanteurs venaient de s'éloigner, Blanche quitte alors les vitres de la croisée, et, en se retournant, aperçoit Chaudoreille allongeant le cou pour mieux filer un son. Elle ne peut retenir l'envie de rire que lui inspire la figure du chevalier, et celui-ci reste la bouche ouverte, ne sachant comment il doit prendre les ris de la jeune fille, lorsque Marguerite entre dans l'appartement.

« Il est enfin brûlé, » dit la vieille en entrant. — « Et qui donc, s'écrie Chaudo-
» reille, lé rôti ? — Ah bien oui !... c'est un
» livre de sortilége, de magie !.. il a eu bien
» de la peine à prendre, ces livres-là sont
» tellement habitués au feu ! — Qu'est-ce

» à dire, Marguerite, vous avez des livres
» de magie?.. vous qui tremblez toujours,..
» est-ce qué vous voulez entrer en relations
» avec les esprits dé l'autre monde? — Ah !
» Dieu m'en garde, monsieur Chaudoreille ;
» mais je vais vous dire comment celui-ci
» s'est trouvé entre mes mains, où il n'est
» pas resté long-temps, car il me semblait
» que ce maudit grimoire me brûlait les
» doigts. Mon maître veut que je change de
» chambre... parce que... mais ce n'est pas
» cela que je dois vous dire... — Tâchez un
» peu dé savoir cé qué vous voulez mé
» dire... — Enfin, il faut que je quitte celle
» que j'habitais pour aller dans une où
» personne n'a mis le pied depuis huit ans
» que je suis dans cette maison, et à en ju-
» ger par l'état de la chambre, on ne la vi-
» sitait pas plus autrefois;... cela est d'un
» noir;... d'un triste! les carreaux, qui
» ont deux pouces de poussière, laissent à
» peine pénétrer le jour dans l'apparte-
» ment... — Jé crois, Dieu mé pardonne,
» qu'ellé va mé compter toutes les toiles

» d'araignées qu'elle y a trouvées... Qu'en
» pensez-vous, ma séduisante élève? »

Blanche ne répond rien, car elle ne fait point attention à ce que dit Marguerite; elle cherche à retenir le doux refrain qui lui a paru si joli; elle répète bien bas : *J'aime et c'est pour la vie!* et Chaudoreille, la voyant plonger dans ses rêveries, ne veut point la troubler, persuadé que la jeune fille n'a pu garantir son cœur des charmes de la villanelle.

« Il n'est point question d'araignées, » reprend la vieille servante avec humeur, « si
» je n'avais vu que cela!... Mais au fond
» d'une armoire, Mlle Blanche a trouvé un
» livre diabolique;... c'était le grimoire
» d'un sorcier, nommé Odoart : avez-vous
» entendu parler de ce sorcier-là? —
» Non pas qué jé mé rappelle!... Si vous
» mé parliez d'un brave, d'un homme dé
» cœur, d'un raffiné d'honneur, il est bien
» certain qué jé lé connaîtrais; mais un sor-
» cier!... Qué diable voulez-vous qué j'en
» fasse, ces gens-là né sé battent point. »

» — Monsieur Chaudoreille, vous qui » êtes si brave,... il faut que vous me ren- » diez un service. — Qu'est-ce? » répond le chevalier en prêtant plus d'attention aux paroles de Marguerite. — « Tout-à- » l'heure, après avoir brûlé le grimoire de » cet Odoart, surnommé le grand noueur » d'aiguillettes, j'ai fait de nouveau l'in- » spection de ma chambre,... en jetant de » l'eau bénite partout, comme vous pensez » bien. — Après? — Dans le fond de l'al- » côve, j'ai aperçu une petite porte,... on » ne se douterait jamais qu'il y a une porte » là;... mais, quoique vieille, j'ai de bons » yeux... en poussant le lit cela a fait cra- » quer la boiserie, ce qui m'a fait distin- » guer cette porte... — Au fait, je vous en » supplie, » reprend Chaudoreille, dont les yeux laissent voir une inquiétude qu'il voudrait en vain dissimuler.

» — Eh bien, monsieur, je vous avoue » que je n'ai point osé ouvrir cette porte;... » elle ferme sans doute quelque cabinet; » mais cette alcôve est si profonde, si

» noire!... enfin je vous serais bien obligée
» de monter avec moi et d'entrer le pre-
» mier visiter la pièce qui doit se trouver
» là, car je n'ose en prier M. Touquet, il
» se moquerait de moi... — Et il aurait rai-
» son, sandis! comment, Marguerite, à
» votre âge, ne point avoir plus de cou-
» rage!... — Que voulez-vous?... j'ai peur
» qu'il n'y ait dans ce cabinet quelque lutin
» qui me saute au visage quand j'ouvrirai
» cette porte, qui est peut-être fermée de-
» puis bien des années, car je n'ai jamais
» vu M. Touquet entrer dans cette cham-
» bre. — Est-ce que les lutins ne passent
» point par le trou des serrures?... Allez,
» Marguerite, vous êtes uné visionnaire,
» et jé rougis pour vous dé votre pusillani-
» mité!... — Ne dirait-on pas que les sor-
» ciers sont rares à Paris, et n'a-t-on point
» établi à l'Arsenal une chambre exprès
» pour les juger?... — Cela est vrai, jé l'a-
» voue, mais jé né vois point cé qui vous
» fait présumer qu'il y en ait eu dans cetté
» maison... — Ah, monsieur Chaudo-

» reille!... si je vous disais tout ce que j'ai
» vu et entendu ,... et la nuit tous les bruits
» qui...

» — Qu'as-tu donc vu , ma bonne? » dit Blanche qui sortait de sa rêverie et venait d'entendre les dernières paroles de la vieille... — « Rien,... rien,... mademoi-
» selle... »

Et la vieille servante ajoute plus bas en s'adressant au chevalier : « Mon maître
» n'aime point que je parle de cela , et il
» me chasserait s'il apprenait que... — C'est
» assez!... jé n'en veux pas entendré da-
» vantage, dit Chaudoreille, en se levant
» et prenant son chapeau... Et puisqué
» Touquet vous défend dé raconter ces ba-
» livernes, moi, jé vous prie dé n'en plus
» étourdir mes oreilles... — Mais vous allez
» monter avec moi, pour visiter ce cabinet...
» n'est-ce pas, monsieur? — Ah , mon Dieu!
» j'entends sonner dix heures ,... jé devrais
» déjà être dans la cité; je n'ai point reçu
» dix écus pour écouter vos vieux contes.
» Jé mé sauve : au revoir, mon intéressante

» élève..., jé suis charmé qué mes derniè-
» res variations vous aient plu... J'espère,
» avant peu, vous donner uné nouvelle le-
» çon... Avec un maître commé moi, vous
» déviendrez une virtuose!... »

En achevant ces mots, Chaudoreille, se redressant et posant sa main gauche sur sa hanche, arrondit son bras droit comme s'il allait faire des armes; mais, au lieu de tirer Rolande du fourreau, il porte la main à son chapeau et fait à Blanche un salut respectueux; puis, passant vivement devant Marguerite, qui veut en vain le retenir, il enfile la porte et descend rapidement l'escalier, en fredonnant :

« Tu régrettes ta femelle,
» Hélas! aussi fais-je moi. »

CHAPITRE VI.

L'amoureux, les Caquets.

La boutique du barbier était remplie d'une foule de gens de diverses classes : bourgeois, étudians, pages, poètes, bacheliers, aventuriers, et même jeunes seigneurs; car, dans ce temps-là, le bon ton permettait aux aimables roués de se mêler parfois aux dernières classes de la société, soit pour y chercher de nouvelles sensations en écoutant un langage piquant pour eux, soit pour y jouer quelque tour aux gens parmi lesquels ils se mêlaient.

La boutique de maître Touquet était grande et garnie de banquettes; ce qui était presque un luxe dans un temps où

Digitized by Google

l'on ne s'asseyait point dans les spectacles. Le barbier expédiait lestement ses pratiques ; il suffisait à tout, répondait à chacun, et valait à lui seul dix perruquiers d'aujourd'hui. Sa main habile et légère lui avait mérité la réputation d'un des meilleurs barbiers de Paris, et attirait chez lui maints mirliflors, parce que, dans la moyenne classe, on tenait à honneur de pouvoir dire, en se caressant le menton : *J'ai été rasé par Touquet.* Mais ceux qu'il avait accommodés restaient quelquefois long-temps encore à s'entretenir avec les personnes qui attendaient leur tour ; la plupart de ces oisifs désirant causer un moment des nouvelles du jour et des aventures de la nuit, il y avait toujours, vers les dix heures du matin, assez nombreuse réunion chez maître Touquet.

Là, on voyait toutes sortes de toilettes ; mais alors, comme aujourd'hui, la richesse des vêtemens ne prouvait pas toujours le rang ou la fortune de celui qui les portait. Le goût du luxe devenait général,

parce qu'on n'accordait de considération qu'aux brillans équipages et à la magnificence des habits. L'apparence de la fortune, de la puissance obtenait tous les honneurs; le vrai mérite, obscur, sans éclat, sans renommée, restait oublié et dans l'indigence!.... On assure que cela se voit encore aujourd'hui.

L'accès de la cour était facile : pour parvenir à s'y introduire, il ne fallait souvent qu'un costume semblable à celui des courtisans : le chapeau orné d'un panache, un pourpoint et un manteau de satin ou de velours, l'épée à la ceinture, le tout enjolivé de passemens d'or ou d'argent. Chacun cherchait à se procurer ces dehors brillans, et l'on se ruinait pour paraître riche.

On essaya cependant d'arrêter cette tension au luxe qui cachait mal la misère du temps. Par un édit du mois de novembre de l'année mil six cent trente-trois, il était défendu à tous sujets, de porter sur leur chemise, colets, manchettes, » coiffe; et sur autre linge, aucune décou-

» pure et broderie de fil d'or et d'argent,
» passemens, dentelles, points coupés, ma-
» nufacturés tant dedans que dehors le
» royaume. »

L'année suivante, parut un second édit qui prohibait, pour les habillemens, l'emploi de toute espèce de drap d'or ou d'argent, fin ou faux, et portait que les plus riches vêtemens seraient de velours, satin, taffetas, sans autre ornement que deux bandes de broderies de soie; défendant de vêtir les pages, laquais et cochers, autrement qu'avec des étoffes de laine. Mais ces lois étaient bientôt enfreintes; les hommes auront toujours le désir de paraître plus qu'ils ne sont, et les femmes de cacher ce qu'elles sont.

Parmi les différens personnages rassemblés dans la boutique du barbier, il en était un qui ne causait avec personne, et semblait même ne prendre aucun intérêt au récit des aventures scandaleuses de la veille. C'était un jeune homme qui paraissait avoir dix-neuf ans au plus. Doué d'une

physionomie, non pas heureuse, car on donne ordinairement ce nom à ces figures de jubilation, à ces faces rondes, fraïches, rouges et rebondies qui respirent la santé et la gaieté; celui-ci avait de beaux yeux, mais le teint pâle; des traits nobles, mais l'air un peu mélancolique; enfin c'était ce que l'on nomme une figure intéressante; et celles-là sont en général plus heureuses en amour que les physionomies heureuses.

Le costume de ce jeune homme était fort simple, aucun ornement, aucune broderie ne couvrait son habit gris, bontonné jusqu'aux genoux, et coupé comme nos petites redingotes d'aujourd'hui; sa ceinture était noire; point de rubans flottans à ses jambes et à ses bras, point d'épée, point de dentelles, ni de plumes sur les larges bords de son chapeau.

Il était depuis assez long-temps dans la boutique du barbier. En entrant, ses yeux avaient paru chercher autre chose que le maître du logis; il les avait portés dans l'arrière-boutique, et les y reportait sou-

vent encore. Déjà plusieurs fois son tour était arrivé, et Touquet lui avait dit : « Quand vous voudrez, seigneur bache- » lier ; » le costume simple du jeune homme étant en effet celui que portaient assez ordinairement les personnes qui venaient suivre les cours à Paris. Mais à chaque invitation du barbier, le bachelier se contentait de répondre : « Je ne suis pas pressé, » et un autre passait à sa place.

Au bout de quelque temps, les oisifs, les bavards s'éloignèrent, et le jeune homme se trouva seul avec Touquet, auquel sa conduite commençait à paraître singulière.

« Maintenant vous ne pouvez plus céder » votre tour à personne, » dit le barbier en offrant une chaise à l'étranger. « A la » vérité, je ne vous ferai pas la barbe, vous » n'en avez pas encore au menton,.. mais » vous êtes sans doute venu pour quelque » chose,... disposez de mon ministère, » monsieur.

» — Oui, » dit le jeune homme d'un air embarrassé et tournant encore ses regards

vers l'arrière-boutique. « Je voudrais,....
» mes cheveux sont trop longs et...

» — Mettez-vous là, seigneur bachelier ;
» vous verrez que je suis habile. Je manie
» aussi bien les ciseaux que le rasoir. »

Le jeune homme se décide enfin à prêter sa tête au barbier, mais dès que celui-ci le lâche un moment, il en profite pour se tourner et regarder dans l'arrière-boutique.

« Est-ce que vous cherchez quelque
» chose, monsieur, » lui dit enfin Touquet, auquel ce manége n'échappe point.

« — Non,... non,... je regardais seule-
» ment si vous étiez seul... ici...—Oui mon-
» sieur, vous voyez que je n'ai besoin de
» personne pour satisfaire mes pratiques.
— En effet, on m'a dit que vous étiez fort
» habile. — Et monsieur a eu le temps de
» juger mon talent, car il y a près de deux
» heures qu'il est dans ma boutique. —
» Je n'étais nullement pressé ;... et puis je
» voulais obtenir de vous quelques rensei-
» gnemens... Dites-moi, mon ami, qui oc-

» cupe le premier étage de cette maison ?..

» — Moi, monsieur, » dit Touquet, après un moment d'hésitation, et le jeune homme semble fâché alors d'avoir fait cette question.

« Puis-je savoir, monsieur, en quoi cela » vous intéresse ? » reprend Touquet en examinant l'inconnu avec attention. — « Ah !... c'est que je cherche un loge- » ment.. dans ce quartier,... une seule » chambre me suffirait... N'êtes-vous point » logeur ?.. et ne pourriez-vous me procu- » rer cela, si cette maison vous appartient ? » — Cette maison m'appartient en effet, » monsieur, et cependant je ne ne puis » vous satisfaire ; depuis long-temps je ne » loge plus,.. et je n'ai point trop de toute » la maison, qui est peu considérable. — » Quoi ! vous ne pourriez pas me céder » une seule chambre, un cabinet même,.. » je vous le répète, je tiens à ce quartier, » j'ai souvent affaire près du Louvre,... je » vous payerais tout ce que vous me de- » manderiez.

» — Tout ! » dit le barbier, en jetant un regard ironique sur les vêtemens simples du jeune homme. « Vous vous avancez » peut-être un peu, monsieur l'étudiant. » Au reste, votre désir ne peut se satisfaire, » je vous engage à renoncer à vos projets. »

Touquet appuie sur cette dernière phrase, et le visage du jeune homme se colore d'une légère rougeur. Mais le barbier a terminé son office ; il n'y a plus moyen de prolonger son séjour chez un homme qui ne paraît point disposé à continuer la conversation, et auquel il craint maintenant d'en avoir trop dit. Le bachelier se lève, paie, et s'éloigne enfin de la boutique ; mais non pas sans regarder encore les fenêtres de la maison.

« C'est un amoureux, » se dit Touquet dès que l'inconnu est éloigné. « Oui ; son » trouble..., ses regards..., ses questions... » Oh ! je connais tout cela !.. j'ai trop servi » les amans pour que jamais on puisse me » tromper. Malédiction !... voilà ce que je » craignais... Que de contrariétés je pré-

» vois! que d'inquiétudes vont encore m'as-
» saillir!... Il aura vu Blanche... ; mais
» où ?... quand ?... comment ?... Jamais elle
» n'est sortie sans moi de la maison, et cela
» est si rare... Cependant ce jeune homme
» en est amoureux, je le gagerais cent piè-
» ces d'or. Holà! Marguerite, Margue-
» rite!... »

La vieille servante a entendu la voix forte de son maître ; elle achève mentalement une invocation à sa patronne, et descend à la boutique.

« Depuis quelque temps Blanche est-elle
» sortie sans que je le sache ? » demande brusquement le barbier. — « Sortie, Mlle Blan-
» che ? » répond Marguerite en regardant son maître avec suprise. — « Oui, sortie
» avec vous. Répondez donc ?.. — Bonne
» sainte Vierge! cela n'est pas arrivé de-
» puis deux ans ; alors Mlle Blanche était
» encore une enfant, et vous lui permet-
» tiez quelquefois d'aller avec moi faire un
» tour dans le grand Pré-aux-Clercs... Mais,
» depuis ce temps, la pauvre petite n'est

» sortie, je crois, que deux fois avec vous...
» encore c'était la nuit, et Mlle Blanche
» avait un voile très-épais. — Je ne vous
» demande pas si elle est sortie avec moi.
» Et il n'est venu en mon absence aucun
» homme qui vous ait parlé d'elle, qui ait
» cherché à s'introduire auprès d'elle? —
» Vraiment, je le recevrais bien!... Est-ce
» que monsieur ne me connaît pas?... ex-
» cepté le chevalier Chaudoreille, made-
» moiselle ne voit personne; quant à celui-
» là, il est venu ce matin lui donner une
» leçon de musique... — Oh! Chaudoreille
» n'est pas dangereux!... mais si quelque
» étudiant, quelque jeune page, venait en
» mon absence et cherchait à voir Blanche,
» songez à renvoyer promptement ces étour-
» dis. — Oui, monsieur, oui. Oh! vous
» pouvez être tranquille... D'ailleurs, est-ce
» que cette belle enfant n'a pas toujours
» sur elle le précieux talisman qui la pré-
» serve de tout danger?... je défierais à
» dix galans de lui tourner la tête, tant
» qu'elle le portera, et je veille à ce qu'elle

» ne le quitte pas. — Veillez plutôt à ce
» qu'elle n'ouvre point sa fenêtre, cela vau-
» dra mieux. Si cela lui arrivait, je serais
» forcé de lui faire habiter la petite salle
» qui donne sur la cour. — Ah! monsieur,
» Mlle Blanche y mourrait d'ennui; à peine
» si l'on y voit clair, et cette pauvre petite,
» qui ne sort pas, ne pourrait y travailler
» le jour qu'avec de la chandelle!... —
» Sans cela il y a long-temps qu'elle l'occu-
» perait, » dit Touquet à demi-voix, et en faisant signe à la servante de s'éloigner, ce que celle-ci fait en se disant : « Quel mal-
» heur de n'avoir pas foi aux talismans!
» Si monsieur y croyait, il ne priverait pas
» cette pauvre petite de tout amusement. »

Le barbier ne s'était pas trompé en jugeant que le jeune homme qui avait eu tant de peine à quitter sa boutique était un amoureux.

Le chant des Italiens avait tellement captivé les oreilles de Blanche, que la jeune fille s'était collée contre ses carreaux, et n'en avait pas bougé pendant que son maî-

tre de musique faisait des variations sur la villanelle. Dans ce même moment Urbain passait; il s'était arrêté pour écouter la musique, et, tout en écoutant, ses regards s'étaient portés sur les fenêtres de Blanche. D'abord il n'avait vu que des vitres fort petites; mais ensuite, sous ces vitres, ses yeux avaient distingué une figure si jolie, des yeux si beaux et qui peignaient si bien le plaisir que Blanche éprouvait alors, que le jeune homme était resté immobile, les regards attachés sur cette fenêtre après laquelle l'image charmante semblait fixée.

La musique finie, la jolie figure avait disparu, et le jeune homme s'était dit : « Ce » n'est donc point une erreur! il y a dans » cette maison un ange, une divinité. »

Et comme cet ange, cette divinité, habitait la modeste maison d'un barbier, le bachelier avait cru pénétrer dans le troisième ciel en entrant dans la boutique de maître Touquet; mais revenu à des idées plus terrestres en ne voyant que des gens qui se faisaient raser, ce qui n'a rien de

divin, malgré toutes les essences dont on nous barbouille le menton, Urbain avait porté ses regards dans l'arrière-boutique, espérant y apercevoir la jolie figure du premier, et avait prolongé, autant que possible, son séjour chez le barbier.

Nous avons vu quel fut le résultat de sa conversation avec maître Touquet. Le jeune homme s'éloigne mécontent; il s'aperçoit qu'il a fait une bévue en questionnant le barbier, qui est probablement le père de celle qu'il adore déjà, car les jeunes gens de ce temps-là s'enflammaient aussi vite que ceux de ce temps-ci. Avant d'entrer dans la boutique, il sent qu'il aurait dû prendre quelques informations dans le quartier, et se décide à finir par où il fallait commencer. De tous temps les boulangers ont eu des notions très-exactes sur leurs voisins, parce que les voisins sont tous forcés d'aller ou d'envoyer chez le boulanger. Urbain en aperçoit un à peu de distance, et, tout en payant un petit pain, entame la conversation avec une femme qui est dans le comp-

toir ; conversation à laquelle se mêlent bientôt toutes les servantes qui arrivent dans ce moment.

« — Connaissez-vous dans cette rue un » barbier ?... — Un barbier, oui, mon beau » monsieur, là-bas au coin de la rue St.-Ho- » noré, maître Touquet... Est-ce que mon- » sieur a affaire à lui ?... oh ! c'est un habile » homme dans son état !... aussi il a gagné » ben de l'argent... à faire des barbes ou » autre chose, c'est ce que je ne vous affir- » merai pas ! N'est-ce pas, madame Le- » doux ?

» — Il est certain, » dit Mme Ledoux en posant un panier plein de légumes sur le comptoir, « que Touquet n'a pas toujours » joui d'une excellente réputation !... Il y » a vingt ans que je suis dans le quartier, » et Dieu merci, je sais tout ce qui s'y est » passé, tout ce qu'on y a fait, et tout ce » qu'on y fait encore ;... à telles enseignes, » que j'ai vu hier au soir madame Grip- » pard revenir sur les dix heures, avec un » jeune homme qui l'a quittée devant la

» boutique de l'épicier, après lui avoir tenu
» la main plus d'une heure dans les sien-
» nes,... pendant que ce pauvre Grippard
» dormait, car il se couche à neuf heures.
» Ce n'est pas l'embarras, il le mérite bien,
» il va dire partout que sa femme a l'ha-
» leïne forte; ces choses-là n'ont pas besoin
» de se dire. Mais pour en revenir à maître
» Touquet, oh! c'est un fin matois, un
» rusé,... un madré! Je l'ai vu s'établir
» dans cette rue, il y a à peu près quinze
» ans. Il loua la maison qui appartenait à
» monsieur Richard,... vous savez, ma
» voisine, l'ancien marchand de drap. —
» Celui dont la femme est accouchée au
» bout de sept mois de mariage, de deux
» jumeaux ben gras et ben dodus. — C'est
» ça même, et qui ne ressemblaient pas du
» tout à leur père, si bien que Touquet se
» mit alors logeur, barbier-étuviste, et la
» chronique dit qu'outre cela il aidait les
» jeunes gens de famille dans leurs intri-
» gues galantes. Il avait alors deux garçons
» de boutique, il aurait dû s'enrichir; et

» cependant il fut très-long-temps gueux,
» puisque ses garçons le quittèrent parce
» qu'il ne les payait pas. On fut donc ben
» étonné, il y a dix ans, quand Touquet
» garda chez lui et éleva comme son enfant,
» la fille d'un homme qu'il ne connaissait
» pas, qui était venu loger chez lui par
» hasard, et qui fut tué la même nuit dans
» une rencontre entre quelques mauvais
» sujets et des troupes du guet. Le pauvre
» homme!... on trouva son corps là-bas,...
» rue Saint-Honoré, devant la boutique du
» mercier... Vous en souvenez vous ma-
» dame Legras? »

Mme Legras, qui vient d'entrer chez la boulangère, commence par se jeter sur une chaise, en s'écriant : « Bonjour mesdames,
» grand Dieu que le poisson est cher au-
» jourd'hui! on ne peut pas en approcher! »
Et Urbain soupire en disant : « Le pois-
» son va nous éloigner du barbier. » Mais pour avancer en amour, il faut souvent de la patience, et au milieu de tout ce commérage, ce qui concernait Touquet était précieux pour le jeune bachelier.

« — Je voulais avoir une anguille pour
» régaler mon mari, impossible!... — Est-
» ce que c'est sa fête? — Non, mais il m'a
» menée hier promener autour de la Bas-
» tille, et une galanterie en vaut une au-
» tre... Je puis dire avec orgueil qu'il y a
» peu de ménages aussi unis que le nôtre ;
» depuis quatre ans que j'ai épousé en se-
» condes noces M. Legras, nous ne nous
» sommes battus que cinq fois, mais cétait
» toujours pour des misères? De quoi donc
» causez-vous, mesdames? — De Touquet
» notre voisin, sur lequel monsieur désire
» des renseignemens. — Touquet le bar-
» bier!... ma foi, mesdames, vous direz ce
» que vous voudrez, mais je n'aime pas
» cet homme-là. — Il est pourtant bel
» homme. — Oui, de la même taille que
» monsieur Legras; mais il y a dans sa
» physionomie quelque chose de dur, de
» faux, de farouche... — Oui, depuis
» quelque temps, car jadis il était plus
» gai, plus ouvert,... maintenant monsieur
» ne cause plus!... il fait le fier. — Ça

» n'est pas étonnant ! il a fait fortune... —
» Oui ! en faisant des barbes peut-être ? —
» C'est bien plutôt en servant les amours
» de quelques grands seigneurs !... en en-
» levant quelque belle par procuration. —
» Allons, mesdames, point de méchanceté !
» moi, vous savez que je ne suis point mau-
» vaise langue !... Touquet est très-habile
» dans son état... Je sais bien que pour ache-
» ter et payer comptant la maison où il est, il
» aurait fallu barbouiller bien des visages ;
» mais on dit que maintenant le barbier est
» aussi sage qu'économe. — Quand le dia-
» ble devient vieux... — Touquet n'est pas
» vieux, il n'a guère que quarante ans. — Ça
» lui aura porté bonheur d'adopter cette
» petite fille... — C'est ce que je contais à
» monsieur. Pauvre petite ! on n'a pas su
» seulement ce qu'était son père... — Si fait,
» ma voisine, on a trouvé sur lui une lettre
» ayant pour adresse : à monsieur Moran-
» val, gentilhomme. — Ah !... c'était un
» gentilhomme... — Oui, ma chère. Oh ! je
» me souviens de tout cela comme si c'était

» hier ! — Qu'on est heureux d'avoir une
» telle mémoire ! Et que disait cette lettre ?
» — Il paraît qu'il n'y avait que quelques
» lignes auxquelles on ne comprit pas
» grand'chose ; on recommandait à ce Mo-
» ranval de grandes précautions dans l'af-
» faire qui l'amenait à Paris !... Mais quelle
» affaire ?... on n'en sait rien !.. — On ne
» trouva pas autre chose sur lui ? — Non ;
» sans doute le pauvre homme avait été dé-
» valisé après avoir été tué. — On dut aller
» chez Touquet s'informer de ce qu'il en sa-
» vait. — Touquet répondit aux gens de jus-
» tice que cet homme était descendu chez
» lui, vers le soir, s'annonçant comme gen-
» tilhomme, devant rester quelque temps à
» Paris ; qu'il avait demandé d'abord à
» faire coucher sa petite fille, qu'ensuite
» il était sorti en annonçant qu'il serait
» une heure ou deux absent ; qu'il l'avait
» attendu une partie de la nuit, et que
» ce n'était que le lendemain matin que
» le bruit public lui avait appris qu'on
» avait trouvé au point du jour un homme

» assassiné dans la rue Saint-Honoré, à
» peu de distance de celle-ci; qu'étant
» déjà inquiet de son hôte, il s'était rendu
» près de la victime, et avait reconnu
» l'homme qui, la veille, était arrivé chez
» lui.

» — J'espère que c'est là une histoire!...
» malheureusement on n'en apprend que
» trop souvent de semblables! nos rues sont
» de vrais coupe-gorges, et passé neuf heu-
» res il n'y fait pas bon! — Ces messieurs
» du parlement rendent cependant assez
» souvent des arrêts; il paraît que ça ne
» sert pas à grand'chose. — Il y a peu de
» temps qu'un conseiller de la chambre des
» enquêtes a été pareillement assassiné!
» — Le parlement vient de rendre encore
» une ordonnance contre les mauvais su-
» jets.... N'est-ce pas, monsieur?

» — Oui, dit Urbain, le procureur du
» roi vient de se plaindre des meurtres, as-
» sassinats et vols qui se commettent jour-
» nellement, tant sur les grands chemins,
» que dans cette ville et les faubourgs, par

» des personnes armées, qui forcent les
» maisons des particuliers, et cela par la né-
» gligence des officiers qui ne font pas bien
» leur devoir. Le parlement a rendu hier
» un nouvel arrêt, portant que les vaga-
» bonds, gens sans aveu, et voleurs de nuit,
» videront la ville et les faubourgs de Paris
» dans vingt-quatre heures. — Eh ben,
» c'est ça que c'te nuit nous avons entendu
» encore plus de tapage !...

» — Et le barbier Touquet n'est pas
» marié; » reprend Urbain qui veut rame-
ner la conversation sur le sujet qui l'inté-
resse. — « Non, il est garçon, dit Mme
» Ledoux. — Ainsi cette jeune fille qui
» loge chez lui? — C'est la petite qu'il a
» adoptée. — Elle n'a point d'autres protec-
» teurs? — Et qui voulez-vous donc, puis-
» que personne ne connaît ses parens?...
» Touquet en a eu, dit-on, très-grand soin;
» c'est une justice à lui rendre. Il a pris
» chez lui, pour servir la petite, une ser-
» vante, la vieille Marguerite,.... une ba-
» varde, qui va demander partout des

» préservatifs contre le vent, le tonnerre et
» les sorciers ; ou bien des talismans pour
» garantir sa chère Blanche des piéges des
» galans ! — Blanche ! C'est donc le nom
» de la jeune fille ? — Oui, c'est ainsi qu'on
» la nomme. — Et cette vieille femme est
» seule auprès d'elle ? — Pardi, n'est-ce pas
» assez ? d'ailleurs, la petite ne sort jamais
» et on ne lui voit pas mettre seulement le
» nez à la fenêtre... — Dites donc, mesda-
» mes, ne pensez-vous pas comme moi que
» c'est pour lui que le barbier élève cette
» jolie enfant, et qu'il n'en prend tant de
» soin que parce qu'il en est amoureux ?...
» — Ma fine, ça serait bien possible... Tou-
» quet est encore jeune, il veut peut-être
» l'épouser... — Bath ! je ne crois pas ça,
» moi ; d'abord on assure que la jeune per-
» sonne n'est pas belle... Je l'ai entendu
» dire à ce petit vilain maigre, à longue
» épée, qui va souvent chez le barbier ; il
» prétend que l'orpheline est fort laide.

» — Laide !... » s'écrie vivement Urbain,
« c'est un affreux mensonge !...

» — Tiens, monsieur l'a donc vue! » disent aussitôt les commères en regardant le jeune homme d'un air malin. Celui-ci sent qu'il a commis une imprudence; mais n'ayant plus rien à apprendre de ces dames, il leur fait un grand salut, et sort lestement de la boutique, laissant les commères se dire entre elles : « Eh bien ! il est » parti, et il ne nous a pas dit ce qu'il vou- » lait à Touquet. »

Mais Urbain en a appris assez, et, tout en se dirigeant vers la rue Montmartre, dans laquelle il demeure, notre amoureux se résume ainsi :

« Elle n'est point la fille du barbier, il lui » a servi de père, mais il n'a sur elle que » les droits que donnent les bienfaits sur » un cœur reconnaissant. Elle est fille d'un » gentilhomme, tant mieux; mon père » aussi était gentilhomme, il a vaillamment » combattu sous le roi Henri. Les vieux » guerriers se souviennent encore du ca- » pitaine Dorgeville; et le nom qu'il m'a » transmis est pur et sans tache. Je suis

» seul, je suis mon maître ; comme elle je
» n'ai plus de parens, depuis un an que la
» mort m'a ravi ma bonne mère ; ma for-
» tune est bien médiocre : douze cents li-
» vres de revenu et une petite maison sur
» les bords de la Loire, voilà tout ce que mon
» père m'a laissé ; mais elle n'a rien non
» plus, et, en travaillant je pourrai la ren-
» dre heureuse. Je suis parvenu au bacca-
» lauréat :... mais je veux quitter une car-
» rière aride, les sciences mènent trop
» lentement à la fortune !... N'en sais-je
» point assez si je parviens à lui plaire !...
» Oui, c'est de cela d'abord que je dois
» m'occuper. Si elle m'aime, je demande
» sa main au barbier ; s'il veut assurer son
» bonheur, il ne pourra me la refuser ;...
» à moins que lui-même,... si ces femmes
» avaient dit vrai, s'il en était amoureux ?
» Le ton dur dont il m'a répondu ce ma-
» tin, son refus de me loger dans sa mai-
» son, me le feraient croire... Et ce misé-
» rable qui a osé dire qu'elle était laide,...
» lorsque jamais objet plus enchanteur n'a

» frappé mes regards... Ah ! ce n'est point
» d'elle qu'il voulait parler. Telle chose
» qui arrive, je veux la voir, lui faire con-
» naître tout l'amour qu'elle m'a inspiré ?...
» Et si je parviens à lui plaire, rien alors
» ne pourra m'empêcher de devenir son
» époux. »

Voilà, dira-t-on, des projets bien fous, pour une jeune fille dont on n'a aperçu la figure qu'à travers des carreaux fort peu clairs ; et c'est sur la possession de cet objet, presque idéal, qu'Urbain repose déjà le bonheur de sa vie ; mais faisons un retour sur nous-mêmes, nous ne sommes guère plus raisonnables ! Heureux si, entre nous et les chimères dont nous nous berçons, il n'y avait jamais que l'épaisseur d'un carreau.

CHAPITRE VII.

Les intrigues se nouent.

Chaudoreille se dirige à grands pas vers la cité ; les dix écus qu'il sent dans sa bourse, sur laquelle, par prudence, il tient constamment la main en marchant, lui font lever la tête avec encore plus d'arrogance que de coutume. Il a posé son petit chapeau sur son oreille gauche, de manière que la vieille plume rouge dont il est orné, retombe précisément sur son œil droit, et qu'à chaque pas qu'il fait, le chevalier peut jouir du balancement de son panache.

Jamais Chaudoreille ne s'est senti si leste, si satisfait de lui-même. L'image de Blan-

che est encore devant ses yeux, et, toujours plein de confiance dans son mérite, il se persuade que la jeune Agnès ne le voit point avec indifférence. D'un autre côté, l'entreprise dont il est chargé flatte son amour-propre, il se croit l'ami, le confident du marquis de Villebelle, quoique celui-ci ne lui ait jamais parlé; mais il pense que l'adresse avec laquelle il va servir ses projets amoureux sera tôt ou tard connue du grand seigneur, et lui méritera sa faveur. C'est dans cette idée qu'il se hâte d'arriver devant la boutique que Touquet lui a indiquée.

Avant d'entrer, Chaudoreille se résume: « Il ne s'agit point ici, se dit-il, d'avoir l'air » d'un cuistre, et dé mettre en l'air tout » lé magasin pour né rien acheter; n'ou- » blions point qué jé suis l'envoyé d'un » grand personnage. On m'a donné dix écus » à-compte pour prix de mes services; or » donc, jé puis bien dépenser vingt quatre » sous. »

Cette détermination prise, il ouvre la

porte de la boutique et entre lestement; mais en voulant faire une volte pour se donner plus de grâce et saluer en même temps à droite et à gauche, il envoie le fourreau de Rolande frapper un des carreaux de la porte vitrée et le brise en mille pièces.

Chaudoreille reste confus et sa figure s'allonge; car il calcule que le prix du carreau surpasse déjà la dépense qu'il voulait faire. Deux jeunes personnes assies dans le comptoir à gauche partent d'un éclat de rire, tandis qu'une vieille femme placée en face, murmure entre ses dents : « Il » faut être bien maladroit!

» —Jé lé paierai, » dit enfin Chaudoreille en poussant un gros soupir. « — Vraiment je l'espère bien, » reprend la marchande, « mais aussi a-t-on jamais vu porter une » épée plus grande que soi? »

A ces mots le chevalier se redresse, se tient sur ses pointes; et, lançant à la vieille femme un regard courroucé : « Il est » bien étonnant, dit-il, qu'on se per- » mette de telles réflexions;.. jé porte l'arme

» qui mé convient, et si un menton barbu
» m'eût dit chose semblable, mon épée au-
» rait sur-le-champ pris la mésure dé son
» corps.

» — Ce que j'en dis n'est pas pour vous
» fâcher, monsieur, » répond la marchande
en se radoucissant, « c'est qu'il me sem-
» blait seulement que cette longue flam-
» berge vous gênait pour marcher. — Mé
» gênait... en voilà bien d'une autre !... » et
Chaudoreille tourne le dos à la marchande
pour s'approcher des jeunes personnes, en
se disant : « Jé né suis point vénu ici pour
» discuter sur la longueur dé mon épée,
» laissons radoter cette femme.

» — Que désire monsieur ? » dit une jeune
fille louche, au nez plat, aux lèvres épais-
ses, au menton crochu, et dont le teint,
d'un rouge foncé, semblait enduit d'une
couche de vernis. Chaudoreille l'examine
quelques instans, en se disant : « Sandis !
» céla né ressemble pas exactément au por-
» trait qué l'on m'a fait dé la pétite : il est
» vrai qué l'amour est aveugle, et qué les

» grands seigneurs aiment les physiono-
» mies originales. »

Mais, après avoir examiné la personne qui vient de lui adresser la parole, Chaudoreille porte ses regards plus loin, et aperçoit une autre femme aunant des rubans. Au premier coup-d'œil, l'envoyé du barbier a reconnu la jeune fille dont on lui a fait le portrait : elle est bien telle que Touquet la lui a dépeinte; il n'y a que la couleur de ses yeux, baissés sur les étoffes, qu'il ne peut encore voir. Chaudoreille s'approche d'elle, en lui faisant un salut gracieux, et se disant tout bas : « Voilà
» notre affaire; j'ai un tact étonnant pour
» déviner juste. D'autres hésiteraient pen-
» dant une heure; mais moi, jé reconnais
» sur-lé-champ ceux qu'on m'a désignés,
» et jé né mé trompe jamais.

» — Voilà des rubans délicieux, » dit Chaudoreille en s'appuyant sur le comptoir d'un air dégagé, se caressant nonchalamment le menton, et tâchant de copier les manières lestes et le ton impertinent des roués du jour.

La jeune fille lève alors les yeux sur le chevalier ; leur éclat, leur expression arrêtent Chaudoreille au milieu d'un compliment dont il attendait le plus heureux effet.

« Sandis ! quel coup-d'œil, quel feu ! » se dit-il en faisant un pas en arrière, tandis que la demoiselle continue de l'examiner, ce qui achève de l'enchanter, au point qu'il risque une légère pirouette dans laquelle le fourreau de Rolande manque de crever l'œil à un chat couché sur un tabouret voisin.

Un sourire moqueur paraît sur les lèvres de la jeune fille, qui dit à Chaudoreille : « Quel ruban désire monsieur?—Quel ru-
» ban !... ma foi jé né sais trop... quelqué
» chose qui aille avec le reste de mon cos-
» tume... C'est pour faire uné rosette à Ro-
» lande. — Qu'est-ce que c'est que Rolande,
» monsieur ? —Mon épée, belle brune, qué
» jé passerai dans lé corps dé celui qui nie-
» rait qué vous avez les plus beaux yeux
» du monde. »

Enchanté de son compliment, Chaudoreille se dit tout bas : « Prénons garde,

» n'allons pas trop loin, né soyons point
» trop aimable, n'oublions pas qué jé né
» suis point ici pour mon compte !... Cette
» jeune fille paraît s'enflammer en mé re-
» gardant... Cadédis! si j'avais uné fraise,
» jé soufflerais sans lé vouloir la pétite au
» marquis dé Villebelle!.. Allons, Chaudo-
» reille, cache tes grâces, si tu le peux,
» ne darde point tes regards sur cette jolie
» personne, et hâte-toi de lui dire qué cé
» n'est point dé toi qu'elle doit s'occuper. »

Tout en se disant cela, Chaudoreille examine et déroule vingt rubans différens, les approche de la poignée de son épée, et jette de temps à autre des regards autour de lui pour s'assurer s'il peut parler sans être entendu par les deux autres femmes qui sont dans la boutique. Ce manége n'échappe point à la jeune fille, qui sourit aux signes d'intelligence que lui fait Chaudoreille, et semble attendre qu'il s'explique mieux. Heureusement pour celui-ci, deux personnes entrent dans la boutique, et, pendant que la vieille et l'autre demoiselle

s'occupent à les servir, il entame à demi-voix l'entretien.

« — Jé né suis point vénu ici seulement » pour acheter un ruban, céleste mar- » chande! — Si vous voulez autre chose, » parlez, monsieur, on va vous servir.

» — Julia, est-ce que vous n'avez pas » fini avec monsieur? » dit la vieille d'un ton d'impatience, en regardant avec humeur la longue flamberge du chevalier, qui, toutes les fois qu'il se remue, menace les yeux de son chat.

« Monsieur ne se décide pas, » répond Julia, tandis que Chaudoreille s'écrie d'un air impertinent : « Il mé semble qué jé » suis bien lé maître dé balancer sur les » couleurs..... Quand un homme commé » moi vient dans uné boutique, on doit, » ma mie, tâcher dé l'y conserver lé plus » long-temps possible ; si vous voulez avoir » ma pratique, laissez-moi jaser tant qu'il » mé plaira avec cetté belle enfant. »

Ces propos insolens étaient alors tellement de mode, que la marchande se tut,

au lieu de mettre le chevalier à la porte, comme cela pourrait arriver maintenant à un petit-maître qui se conduirait comme Chaudoreille.

« Eh! sandis, si l'on né mettait pas ces » pétits bourgeois à leur place, jé crois » qu'ils sé permettraient dé nous faire des » observations, » dit Chaudoreille, en approchant, pour la vingtième fois, un ruban aurore de son pourpoint. « Cette couleur mé va bien... qu'en pensez-vous, » adorable jouvencelle? — Je pense que » ces rubans sont trop frais pour se marier » avec les habits de monsieur, et que cela » jurera toujours. — Jé conviens qué lé » vélouté dé mon justaucorps est un peu » terni, mais qué voulez-vous? quand un » homme sé bat, il attrape nécessairement » dé la poussière et dé la poudre... Voilà » un manteau qué jé n'ai qué depuis six se- » maines, et jé gage qué vous lui donne- » riez quelques mois d'usage?...

» — Décidez-vous donc pour votre ru- » ban, monsieur! » dit la jeune fille sans ré-

pondre à sa question. « —Va donc pour la » rosette aurore, » dit Chaudoreille, et il ajoute d'un ton mystérieux : « J'ai quelqué » chosé de fort important à vous communi- » quer.

» — Je m'en doute, » répond Julia. — « Allons! » se dit Chaudoreille, « jé gage » qu'elle croit qué jé suis amoureux d'elle!... » et qu'elle attend avec impatience ma dé- » claration. Je suis incorrigible! Jé mé laisse » aller!... et jé lui tourne la tête sans m'en » apercevoir. Hâtons-nous dé la désabuser.

» Non, belle brune, vous né vous doutez » dé rien, » reprend-il en baissant les yeux d'un air coquet, « jé dois vous avouer qué » cé n'est pas de moi qu'il s'agit, et qué jé » né suis qué l'ambassadeur des Amours,... » lorsqué vous auriez pu mé prendre pour » l'Amour lui-même. »

De longs éclats de rire de Julia empêchent Chaudoreille de continuer; il ne sait d'abord comment prendre ces accès de gaîté; mais, son amour-propre lui faisant toujours envisager les choses à son avan-

tage, il se décide à rire aussi, en disant à demi-voix à la jeune fille : « N'est-il pas vrai » qué c'est très drôle dé mé voir lé messager » d'un amant?... moi qui leur souffle à » tous leurs conquêtes!... C'est fort plai- » sant, en vérité!...

» — Voyons, monsieur l'ambassadeur, » expliquez-moi votre message, » dit Julia, en jetant sur l'envoyé un regard de pitié.

Chaudoreille regarde encore autour de lui, met un doigt sur sa bouche, examine les personnes qui sont dans la boutique, éloigne de lui le tabouret sur lequel le chat est couché, puis se penchant vers Julia, de l'air d'un conspirateur, lui souffle dans l'oreille : « Un grand seigneur m'envoie vers » vous... C'est un homme puissamment ri- » che,... c'est un personnage en faveur,... » c'est un galant qui...

» — C'est!... c'est le marquis de Ville- » belle, » dit Julia impatientée, « il y a long- » temps que je le sais; que me veut-il? que » vous a-t-il chargé de me dire? Allons, » monsieur, finissez...

» — Il faut qué jé sois bien adroit, se » dit Chaudoreille, puisque sans qué jé » parle on devine tout cé qué jé veux dire!... » Dès qué vous savez son nom, » reprend-il en approchant de nouveau sa figure de l'oreille de Julia, qui le repousse brusquement, « jé n'ai pas besoin de vous lé dire : » ce grand seigneur vous adore... — Il ne » vous a pas chargé, sans doute, de m'ex- » primer ses sentimens! — Non! mais il » m'a chargé dé vous démander un ren- » dez-vous ; si vous né lui accordez pas cetté » faveur, il met le feu aux quatre coins dé » cetté rue, pour avoir lé plaisir de vous » sauver. Dé grâce, bellé Julia, car c'est » ainsi jé crois qué l'on vous nomme,... ce » qui mé faisait présumer que vous n'êtes » point Française... Ai-jé déviné? — Vous » a-t-on chargé de me demander cela? » dit Julia, en jetant sur Chaudoreille un regard dédaigneux.

Celui-ci se mord les lèvres, met sa main gauche sur sa hanche, et prononce à voix basse : « Qué dirai-je au noble marquis

» dé Villébelle, dont jé suis l'intime confi-
» dent,... et qué jé réprésente en cé mo-
» ment?

» — Qu'il devrait mieux choisir ses en-
» voyés, » dit Julia d'un ton sec. « J'en
» étais sûr, »se dit Chaudoreille, en faisant quelques pas en arrière : « elle est tombée
» amoureuse dé moi, et voilà ma personne
» qui fait encore des siennes!

». Tout céla est fort désagréable!... J'au-
» rais dû mé déguiser un peu,... ou du
» moins né point permettre à mes yeux
» dé faire dé nouvelles blessures... Il y a
» ici dé l'argent à gagner, sandis, né lé
» perdons point dé vue. »

Et Chaudoreille répéte à Julia, en ne lui laissant plus voir, par prudence, que son profil : « Qué dirai-je au marquis... où
» vous proménez-vous demain soir?... »

La jeune fille garde quelques momens le silence, et paraît réfléchir profondément; pendant ce temps, Chaudoreille tâte sa bourse, très-inquiet de la réponse qu'on va lui faire, et se disant : « En tous cas jé né
» rendrai pas les dix écus. »

» — Demain soir à huit heures sur le » pont de la Tournelle, » dit enfin la jeune Italienne, car, en effet, Julia n'était pas Française. — « C'est assez, » répond Chaudoreille, en se tenant toujours de manière à ne montrer que son profil. « Jé né vous » en démande pas davantage,... et jé m'é- » loigne dé crainte qué ma vue né fasse » changer votre résolution.... »

Déjà le messager tenait le bouton de la porte, lorsque Julia le rappelle : « Vous ou- » bliez de payer votre ruban, monsieur, » lui dit-elle. — « C'est pardieu vrai ! qué lé » diable m'enlève !... Jé n'en fais jamais » d'autres; jé suis d'une étourdérie!... »

En disant cela, Chaudoreille tire sa bourse, et fait sonner très-haut les dix écus qu'elle renferme, les comptant et les recomptant plusieurs fois dans sa main. « Jé né » sais pas si j'ai pris de la monnaie sur moi, » dit-il, ordinairement jé né porte qué dé » l'or,... cela est plus léger... Combien vous » faut-il, bellé marchande?—Trente sous, » monsieur. — Trente sous !... pour uné

» rosette ! » s'écrie Chaudoreille, en faisant la grimace, et remettant ses écus dans sa bourse : « Céla mé semblé considérable-
» ment cher !... Vous rémarquérez qué lé
» ruban est très étroit. — Pour une homme
» qui ne porte que de l'or, » dit Julia en souriant, « je suis étonnée que monsieur
» marchande une telle bagatelle. — Jé né
» manchandé point... Mais encore,... il
» mé semble qu'on pourrait diminuer quel-
» qué chose, et qu'avec vingt-quatre sous
» on doit avoir uné superbe rosette. N'im-
» porte, jé m'exécute de bonne grâce...
» Rendez-moi mon reste. »

Il présente, en soupirant, un de ses écus, et pendant que Julia lui donne ce qui lui revient, il attache sa rosette aurore à la poignée de Rolande ; l'effet que le ruban doit produire calme un peu les regrets qu'il éprouve de donner trente sous. Il prend la monnaie, et se rappelant, sans doute, qu'on peut lui demander autre chose, court vers la porte, se lance dans la rue, et disparaît avec la promptitude de l'éclair.

« Et mon carreau ? » dit la vieille marchande. « A-t-il payé mon carreau ? — » Ah ! mon Dieu non, madame, » répond Julia. — « J'en étais sûre,... courez, mes- » demoiselles, courez donc... Ce méchant » fréluquet, qui veut faire le mirliflore avec » son vieux manteau râpé, et sa plume » dont je ne voudrais pas pour nettoyer mes » rayons! Il met tout sens dessus dessous ici, » il manque de crever les yeux à mon chat, » il me dit des impertinences,... marchande » deux heures une rosette; et se sauve sans » payer le carreau qu'il a cassé ;... c'est quel- » que filou,... quelque coupeur de bour- » se!... »

Les deux demoiselles avaient ouvert la porte de la boutique et regardé dans la rue, mais on n'apercevait plus M. le chevalier. « C'est ma faute madame, dit Ju- » lia ; j'aurais dû lui demander le prix » du carreau, mais je le paierai. — Oui, » mademoiselle ; cela vous apprendra, une » autre fois, à ne point écouter les propos » de ces messieurs, qui font beaucoup

» d'embarras et n'ont pas le sou dans leur
» poche. »

La jeune Italienne ne répond rien ; il est probable que dans ce moment ce n'est pas le carreau et Chaudoreille qui l'occupent.

La nuit est venue ; depuis quelques heures on n'entend plus de bruit dans la boutique du barbier, qui, suivant son habitude, ferme ses volets dès que le jour baisse, n'ayant pas l'habitude de recevoir d'étrangers, et n'attendant plus de pratique le soir.

C'est ce moment que Touquet a choisi pour son dîner, quoiqu'alors on prît communément ce repas beaucoup plus tôt. Le dîner du barbier pouvait donc aussi passer pour un souper.

Dès que Marguerite crie de sa cuisine, « On vous attend mademoiselle, » Blanche quitte sa chambre et descend lestement dans la salle basse où le repas est servi. Touquet dîne avec la jeune fille ; ce moment est celui de la journée qui les réunit

le plus long-temps, quoique le barbier paraisse toujours chercher à l'abréger autant qu'il lui est possible; ne restant à table que le temps absolument nécessaire, pour satisfaire son appétit, et ne répondant que par monosyllabes à ce que Blanche lui dit, afin de ne pas prolonger la durée du repas.

Cette fois encore le barbier est, comme à l'ordinaire, assis près de la cheminée, en attendant que Blanche descende; mais lorsqu'elle paraît, il lève contre sa coutume les yeux sur la jeune fille et semble vouloir lire dans les siens.

Surprise d'être regardée ainsi par celui dont les regards avaient toujours évité son sourire, Blanche baisse involontairement ses yeux, où respirent la candeur et l'innocence, et une rougeur plus forte vient parer ses joues; car les regards du barbier ont quelque chose de perçant auquel elle n'est pas habituée.

Mais déjà Touquet semble rassuré : l'expression des traits de Blanche a dissipé les inquiétudes qu'il avait conçues; il se met

à table, et fait signe à l'aimable enfant de prendre sa place accoutumée.

Le repas paraît devoir être silencieux, comme à l'ordinaire : Marguerite seule, en changeant les assiettes et apportant les plats, hasarde des phrases auxquelles Blanche répond par quelques mots. Mais tout-à-coup la jeune fille, paraissant se rappeler une idée agréable, s'écrie :

« Mon ami, avez-vous entendu la musi-
» que ce matin ! — La musique! » dit Touquet en regardant alors Blanche à la dérobée ,... « oui... j'ai cru entendre... —
» Oh ! c'était fort joli : des Italiens ont d'a-
» bord chanté; puis ensuite, en français, ils
» ont fait entendre une romance... Atten-
» dez,... je crois que j'ai retenu le re-
» frain... » et Blanche chante avec expression : *J'aime et c'est pour la vie, ma mie est tout pour moi.*

Le barbier fronce ses épais sourcils en écoutant Blanche. « Comment! vous avez
» déjà retenu la romance ? » dit-il d'un ton ironique. — « Non pas toute la ro-

» mance, mais le refrain seulement. — Et
» c'est la première fois que vous l'enten-
» diez ? — Oui, monsieur. — Vous aviez
» donc ouvert votre fenêtre ? — Non
» quoique j'en eusse bien envie ! mais je
» m'étais collée tout contre les carreaux
» afin de mieux entendre. — Et de mieux
» voir, sans doute?... — Voir !... oh ! j'ai-
» mais mieux entendre, » répond Blanche, presque effrayée par l'expression des yeux du barbier.

« Est-ce qu'il n'y a point de rideaux à
» votre fenêtre ? » reprend Touquet au bout d'un moment. — « Si, monsieur, » ré-
» pond timidement la jeune fille. — « Blan-
» che, je vous l'ai dit, je n'aime pas qu'on
» s'expose à être lorgnée par les freluquets
» qui passent et repassent dans la rue...—
» Mais, mon ami, est-ce qu'on peut me
» voir derrière les carreaux ?... — Oui,
» sans doute... — Eh bien, mon ami, si
» cela vous contrarie, je ne m'y mettrai
» plus. »

Touché de la douceur de Blanche, le

barbier prend un air moins sévère, et, se levant de table, lui dit presque avec bonté : « Rentrez chez vous, Blanche, je tâche-
» rai de rendre bientôt votre vie moins mo-
» notone.... Oui, je sens que vous ne pou-
» vez continuellement rester dans une aussi
» triste retraite !,.. — Ah ! je me trouve
» bien, mon ami, et si je pouvais seule-
» ment apprendre la romance tout en-
» tière.... mais M. Chaudoreille ne me
» chante que sa vilanelle, et cela n'est pas
» amusant. — Je vous en acheterai d'au-
» tres... — Ah ! tâchez d'avoir celle de ce
» matin... *J'aime, et c'est pour la vie.* Vous
» en souviendrez-vous ? — Oui.... oui, je
» m'en souviendrai. Mais j'attends quel-
» qu'un ,... remontez chez vous. »

Blanche salue le barbier, et remonte gaîment dans sa chambre, tandis que Touque se dit en la suivant des yeux : « Allons, j'avais tort de m'inquiéter, elle ne le connaît pas. »

Une heure après cet entretien, on frappe à la porte du barbier, et Marguerite ouvre

à Chaudoreille, qui entre dans la salle basse avec l'air important d'un homme qui est fort content de lui.

« Tu viens bien tard, » lui dit Touquet en lui faisant signe de s'asseoir. « Eh! qué » diantre, mon cher, est-ce qué tu crois que » les affaires se mènent si promptement? — » Je ne pense pas cependant que tu sois » resté jusqu'à présent dans la boutique où » je t'ai envoyé. — Non, sans doute, mais » j'y ai passé un bon laps dé temps; ensuite » il fallait bien que jé dinasse;.... car tu né » m'avais pas invité à partager ton dîner... » qué jé crois? — Au fait, as-tu réussi? » rends-moi compte de ta commission.

» — M'y voici... Attends qué jé m'es- » suie un peu lé front. » Le barbier fait un mouvement de colère, pendant que Chaudoreille passe sur son visage un petit mouchoir de soie que par prudence il ne déroule jamais. Après avoir encore poussé quelques exclamations de fatigue, pendant lesquelles Touquet frappe du pied avec impatience, il commence son récit :

« Pour aller d'ici dans la Cité, jé pou-
» vais prendre deux chemins, jé pouvais
» même en prendre trois... — Eh ! misé-
» rable, prends-en douze si tu veux, mais
» arrives-y !... — Il faut bien qué j'y sois
» arrivé puisqué m'en voilà révenu ! Je
» mé suis décidé pour lé Pont-Neuf, puis
» le quai jusqu'à la rue... tu sais bien, où
» l'on vend dé si bonnes tartélettes ?... —
» Chaudoreille, te moques-tu de moi ? —
» Non pas il mé semble qué jé dois té dire
» tout cé qué j'ai fait,... mais tu es d'une
» pétulance !... Enfin j'ai pris lé plus court.
» Mé voilà dans la boutique où travaille la
» petite. — C'est bien heureux ! — J'en-
» tre avec cette grâce qui mé caractrise ; je
» salue d'abord uné vieille qui était à
» droite,... jé salue ensuite deux jeunes
» filles qui étaient à gauche,... au milieu
» dé la boutique, jé né vois qu'un chat
» dormant sur un tabouret... — Tu le sa-
» lues aussi, sans doute. — Ah ! si tu m'in-
» terromps jé m'embrouillerai. On mé dé-
» mande cé qué jé désire ; jé réponds, en

» dissimulant mes desseins : Faités-moi
» voir des rubans. On m'en montre des
» jaunes, des bleus, des rouges, des verts,
» des orangés... Pendant cé temps j'exa-
» mine les deux pétites; comme la nature
» m'a doué d'un coup-d'œil pénétrant, jé
» réconnais sur-le-champ celle qué tu m'as
» désignée... — Tu lui parles ?... — Un
» moment, tu vas voir comme j'ai filé la
» chose ;... jé suis assez adroit pour mé faire
» servir par elle; elle mé démande pour
» quelle couleur jé mé décide, et moi, en fin
» matois, jé né mé décide pas, afin dé pro-
» longer l'entrétien... Enfin, par un hasard
» fort heureux, d'autrés personnes arri-
» vent dans la boutique; alors nous sommes
» moins observés... — Et tu lui dis ce qui
» t'amène... — Jé mé décide d'abord pour
» la couleur aurore,.... et j'en fais une ro-
» sette pour Rolande.... Tiens, trouves-tu
» qué céla m'aille bien ? »

En disant cela Chaudoreille se lève et approche son épée du visage de Touquet, qui repousse un peu brusquement le che-

valier sur son siége, en s'écriant : « Si je » ne me retenais je te romprais les os pour » t'apprendre à abuser ainsi de ma patien- » ce !... — Il n'y a point dé plaisir à filer » une intrigue avec toi, » dit Chaudoreille, un peu déconcerté d'être retombé si lourdement sur son siége. « Mais tu veux qué » j'aille au fait, m'y voici : j'ai fait con- » naître les intentions du marquis dé Ville- » belle.— Ses intentions! je ne te les ai point » communiquées. — C'est - à - dire, son » amour, sa flamme ;... enfin j'ai demandé » lé rendez-vous pour demain soir. — Eh » bien ? On a long-temps hésité, long-temps » réfléchi ; alors j'ai rédoublé d'éloquence, » j'ai peint lé marquis mourant dé deses- » poir si l'on répoussait ses vœux. — Im- » bécile, était-ce donc nécessaire !... — » Oui, certainément céla était fort néces- » saire !... la pétite balançait ! — Grima- » ces ! — Non pas, elle mé faisait au » contraire des mines fort intéressantes. — » Viendra-t-elle enfin ? — Eh oui, sandis, » ellé viendra !... mais il fallait qué cé fût

» moi pour la décider. — Demain soir? —
» Oui, à huit heures.... — Où cela? —
» Sur lé pont dé la Tournelle... — C'est
» bon. — Uné fois qué j'ai tenu sa réponse
» jé mé suis fait attacher la rosette, et...
» —Fais-moi grâce du reste, j'en sais assez.
» —Il faut pourtant qué tu saches qu'en sa-
» luant trop précipitamment, j'ai cassé un
» carreau, qu'il m'a fallu payer un écu,
» ce qui j'espère mé séra remboursé... Ah!
» cé n'est pas tout : jé sais encore qué la
» belle sé nomme Julia,... et je parierais
» qu'elle est Italienne... Tu vois qué jé n'ai
» pas perdu mon temps; es-tu content dé
» moi?

»—Oui, ce n'est pas trop mal, » dit Touquet d'un air un peu moins sombre et en approchant une table sur laquelle Marguerite avait, comme à son ordinaire, posé des gobelets et un pot d'étain plein de vin. « Sauf ton éternel bavardage, je suis
» assez content de toi.... Bois un coup...

» — Tu appelles bavardage l'exactitude
» des détails, » dit Chaudoreille en emplis-

sant jusqu'aux bords un des gobelets. « Moi » jé tiens à faire voir que jé né vole pas l'ar- » gent qu'on mé donne.... Quant au car- » reau, jé devais té faire connaître cette » circonstance, car cé n'est plus qué neuf » écus qui mé restent. Ah! j'oubliais, et la » rosette aurore qui m'a coûté deux écus, » ce n'est donc plus qué sept qué j'ai reçus.

» — Deux écus ce misérable nœud! » dit le barbier en jetant un regard moqueur sur la poignée de l'épée. « Chaudoreille, tu as » manqué ta vocation, tu devrais être in- » tendant, tu sais enfler les mémoires! — » Qu'entends-tu par ces paroles, jé té » prie! — Que cette rosette vaut tout au » plus quinze sous. — Oui, pour un pas- » sant, pour un inconnu peut-être, mais » quand on représente un grand seigneur, » les marchands vous écorchent, jé n'ai » pas cru dévoir liarder, on m'aurait dé- » mandé lé triple qué jé l'aurais donné » sans souffler mot,... jé suis comme céla » moi. — Calme-toi, » dit Touquet en sou- riant de la chaleur que Chaudoreille met-

tait à prouver qu'il avait dépensé trois écus.
« On te remboursera tes frais... — Oh ! jé
» né suis pas inquiet !... Mais qué dois-je
» faire démain ?... irai-je au rendez-vous ?...
» enléverai-je la petite ? — Non, cela me
» regarde maintenant : je puis me servir
» de toi pour faire lever le gibier, mais je
» ne te crois point propre à l'abattre. —
» Tu me connais bien peu encore, mon
» cher Touquet !... jé croyais qué tu ren-
» drais plus dé justice à mon adresse et à
» ma vaillance ! si tu savais combien d'intri-
» gues j'ai menées à bien !... c'est dans les
» momens difficiles qu'il faut mé voir !...
» jé fais tête à tout !... j'enléverai uné Vé-
» nus sous les yeux dé Mars ! et tous les
» Vulcains né sauraient mé faire peur. —
» Je n'en doute nullement, mais je ne veux
» pas te mettre à l'épreuve. — Tant pis
» pour toi, car tu verrais des choses sur-
» prénantes !... aucun obstacle né m'arrête.
» Quand j'ai la tête montée, jé suis un
» Achille, tiens, jé voudrais uné fois, par
» hasard, que tu te trouvasses dans quel-

» que péril,... enfin que tu eusses bésoin
» de secours,... alors, prompt commé la
» foudre,... j'accourrais, Rolande à la
» main,... aussitôt... »

Dans ce moment quelque bruit se fit entendre dans la rue, et Touquet saisissant le bras de Chaudoreille, lui dit : « Paix,...
» tais-toi, j'entends quelque chose...

» — Qué nous importe ce qu'on fait dans
» la rue ?... cé sont peut-être des jeunes
» gens qui rient, qui s'amusent !... laissons-
» les faire. Jé te disais donc qué brandissant
» ma redoutable épée...

» — Tais-toi donc, malheureux !..... » reprend le barbier en serrant plus fortement le bras du chevalier. « Cela recom-
» mence... »

On entend alors distinctement les sons d'une guitare dont on pinçait tout près de la maison.

« C'est quelqu'un qui aimé la musique,
» dit Chaudoreille. — Chut..... écoutons, » dit Touquet dont les traits expriment la plus vive anxiété, tandis que le chevalier mur-

mure à voix basse : « Il n'en pincé pas très-
» bien,... il aurait bésoin dé mes leçons. »

Bientôt une voix se fait entendre, et s'accompagnant avec la guitare chante une tendre romance dont le refrain rappelle au barbier les paroles que Blanche lui a citées.

« Plus de doute, » dit Touquet en se levant brusquement, « c'est pour elle qu'on
» vient chanter... Ah! téméraire, je vais
» t'ôter l'envie d'y revenir. »

En disant ces mots, le barbier court prendre le poignard pendu à la cheminée, tandis que Chaudoreille change de couleur et balbutie : « Qué diable as-tu donc?...
» qu'est-cé qui té prend ?... à qui en veux
» tu?

» — A un insolent qui est devant cette
» maison,... viens, Chaudoreille, suis-
» moi :... fussent-ils dix, ils sentiront la
» pointe de mon poignard ;... viens, tu au-
» ras aussi le plaisir de châtier ces drôles...»

En disant cela, Touquet court dans la boutique, se hâte d'ouvrir la porte, étant

par-là plus vite dans la rue que s'il sortait par l'allée. Pendant qu'il tire précipitamment les verroux, Chaudoreille se lève comme un furieux, et se met à faire trois fois le tour de la salle en s'écriant : « Où dia-
» ble ai-je mis mon épée?... » Cette promenade achevée, il s'aperçoit que Rolande n'a pas cessé d'être à son côté, et crie à Touquet qui ne peut plus l'entendre :
« Étourdi qué jé suis,... dans ma précipita-
» tion, jé né la voyais plus,... jé suis à toi,...
» jé n'ai plus qu'à la tirer du fourreau....
» Allons donc, Rolande,.... c'est cé maudit
» nœud qui la retient;... la peste soit dé la
» rosette...Touquet, mé voici,... amuse-
» les un peu,... jusqu'à ce que Rolande
» soit sortie du fourreau.... »

Mais le barbier est déjà dans la rue, tandis que Chaudoreille reste au fond de la salle, paraissant faire des efforts inouïs pour tirer son épée, et s'écriant toujours :
« Jé suis à toi,... les insolens mé verront de
» près.... Maudite rosette! sans elle j'en au-
» rais déjà tué cinq ou six ! »

FIN DU PREMIER VOLUME.

MAG 2014383